

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

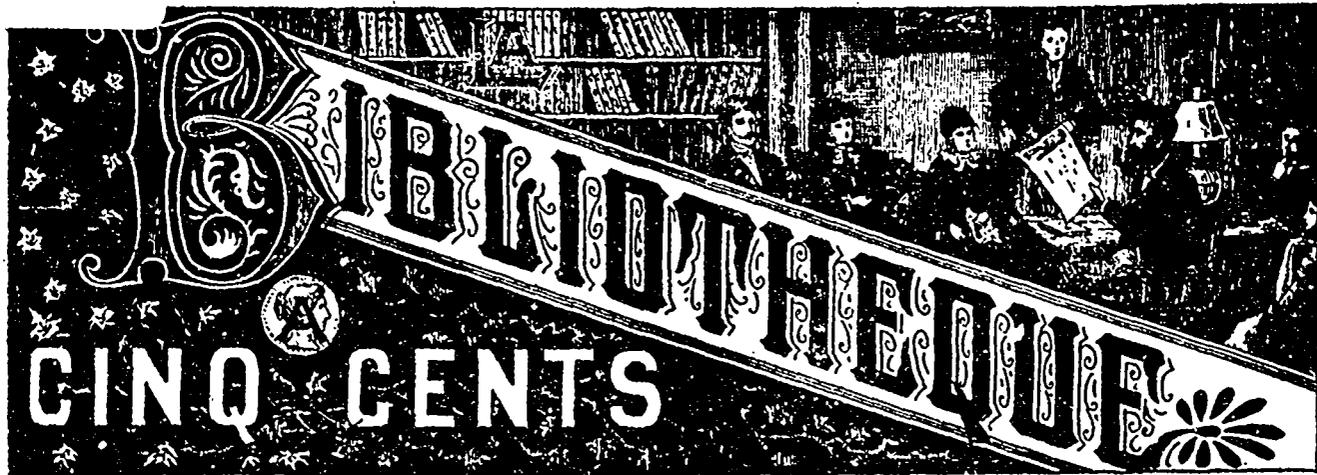
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publié par Poirier, Bessette & Cie., 69 Rue St-Jacques.

Vol. IX

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 24 JUILLET 1890

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 16

# LA VENGEANCE D'UNE FEMME

TROISIÈME SÉRIE DE "UNE LÉGENDE INDIENNE"



Vive la patrie! vive le Chili! vive la liberté! (Page 350)

## La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations,

**DONNE \$600 DE PRIMES PAR ANNEE A SES LECTEURS**

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les Primes sont de \$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, et cent de \$1.00

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

**Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

**VENTE AU NUMERO, 5 Centimes**

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MONTREAL, 24 JUILLET 1890.

## LA VENGEANCE D'UNE FEMME

TROISIÈME SÉRIE DE "UNE LÉGENDE INDIENNE"

I

LES DEUX ULMÈNES

Si, au lieu de raconter une histoire vraie, nous écrivions un roman, il y a certaines scènes de ce récit que nous passerions sous silence.

Celle qui va suivre serait certes de ce nombre ; pourtant bien que d'une trivialité un peu risquée, elle porte avec elle son enseignement, en montrant quelle est l'influence des premières habitudes d'une vie misérable, même sur les natures les mieux douées, et combien il est difficile plus tard de s'en défaire.

Nous ajouterons à la louange de Valentin, l'homme dont nous voulons parler ici, que son *gaminisme*, s'il est permis de se servir de cette expression, était beaucoup plus feint que réel, et que son but, en s'y laissant parfois entraîner, était d'amener le sourire sur les lèvres de son frère de lait, et de donner ainsi le change à la douleur dont il le voyait sourdement miné.

Ce préambule nécessaire posé, nous reprendrons le cours de notre narration, et, abandonnant pour un instant don Tadeo et son ami, nous priions le lecteur de nous suivre dans la tribu du Grand Lièvre.

Le lendemain fut un beau jour pour la tribu, jour attendu avec impatience par les ménagères, qui allaient apprendre à confectionner, selon l'expression de Valentin, un plat nouveau qui semblait flatter la gourmandise de leurs maris.

Dès l'aube, hommes, femmes et enfants, réunis sur la grande place du village, formaient de nombreux groupes où l'on discutait le mérite du plat inconnu, dont le secret devait être révélé.

Louis, pour lequel l'expérience que son ami allait faire

avait fort peu d'intérêt, avait voulu rester dans le teldo ; mais Valentin s'était obstiné à ce qu'il assistât à l'expérience, et, de guerre lasse, le jeune homme avait enfin consenti.

Le Parisien était déjà à son poste ; debout dans un espace libre, au centre de la place, il suivait d'un œil narquois l'expression anxieuse ou incrédule qui se peignait tour à tour sur ces visages fixés sur lui.

Une table qui devait servir à ses apprêts culinaires, un fourneau allumé sur lequel chauffait une marmite en fer pleine d'eau, un couteau de cuisine, une poêle énorme, trouvée je ne sais où, une espèce de grande cuvette, une cuiller en bois, du persil, un morceau de lard, du sel, du poivre et une corbeille remplie d'œufs frais, avaient été préparés sur sa recommandation par les soins de Trangoil Lanec.

On attendait l'arrivée de l'Apo-Ulmen de la tribu pour commencer la séance.

Une espèce d'estrade avait été préparée pour lui, en face de l'opérateur.

Lorsque l'Apo-Ulmen eut pris des mains de son porte-pipe le calumet allumé, il se pencha un peu de côté, parla bas à l'oreille de Curumilla, qui se tenait respectueusement auprès de lui.

L'Ulmen s'inclina, descendit de l'estrade, vint dire au Parisien qu'il pouvait se mettre à l'œuvre et regagna sa place.

Valentin salua l'Apo-Ulmen, retira son poncho qu'il plia et plaça soigneusement à ses pieds, et relevant gracieusement ses manches jusqu'au-dessus du coude, il pencha légèrement le corps en avant, appuya sa main droite sur la table, et, prenant le ton d'un marchand de vulnérable qui vante sa marchandise aux badauds, il commença sa démonstration.

— Illustres Ulmènes et vous redoutables guerriers de la noble et sacrée tribu du Grand Lièvre, dit-il d'une voix haute, claire et parfaitement accentuée, écoutez avec soin ce que je vais avoir l'honneur de vous expliquer.

Dans le commencement des temps, le monde n'existait pas, l'eau et les nuées qui s'entre-choquaient continuellement dans l'immensité formaient alors l'Univers. Lorsque Pillian créa le monde, aussitôt qu'à sa voix l'homme fut sorti du sein de la montagne rouge, il le prit par la main, et, lui montrant toutes les productions de la terre, de l'air et des flots, il lui dit : Tu es le roi de la création, par conséquent les animaux, les plantes et les poissons t'appartiennent, ils doivent, chacun dans la mesure de ses forces, de son instinct, de sa conformation, concourir à ton bien-être et à ton bonheur dans ce monde où je t'ai placé ; ainsi, le cheval te portera d'un élan fougueux à travers les déserts, les lamas et les moutons à l'épaisse fourrure t'habilleront de leur laine et te nourriront de leur chair succulente. Quand Pillian eut ainsi analysé les unes après les autres les diverses qualités des animaux, avant de passer aux plantes et aux poissons, il arriva à la poule, qui coquetait insoucieusement en bêcotant les graines éparses sur le sol, Pillian la prit par les ailes et la montrant à l'homme : Tiens, lui dit-il, voici un des êtres les plus utiles que j'ai créés pour ton usage : cuite dans la marmite, la poule te donnera un excellent bouillon lorsque tu seras malade, rôtie, sa chair blanche acquerra une saveur délectable, avec ses œufs tu feras des omelettes aux fines herbes, aux champignons, au jambon et surtout au lard ; mais si tu es indisposé, qu'une nourriture forte soit trop pesante pour ton estomac affaibli, tu feras cuire ses œufs à la coque, et alors tu m'en diras des nouvelles ! Voici, continua Valentin, en se posant de plus en plus devant les Indiens qui, la bouche béante et les yeux écarquillés, avaient garde de comprendre un traître mot à ce qu'il lui plaisait de leur débiter, tandis que, malgré sa douleur secrète, Louis se tordait littéralement de rire ; voici comment Pillian parla au premier homme au commencement des siècles ; vous n'y étiez pas, guerriers Aucas, il n'est donc pas étonnant que vous l'ignoriez ; je n'y étais pas non plus, c'est vrai, mais, grâce au talent que nous possédons, nous autres blancs, de transmettre notre pensée d'âge en âge au moyen de l'écriture ces paroles du Grand Esprit ont été recueillies avec soin et

sont parvenues intacts jusqu'à nous ; sans plus de préambule je vais avoir l'honneur de confectionner devant vous un œuf à la coque. Ecoutez ceci, c'est simple comme bonjour, et à la portée des intelligences les plus razornios. Pour faire un œuf à la coque, il faut deux choses : d'abord un œuf, puis de l'eau bouillante ; vous prenez l'œuf ainsi, vous découvrez votre marmite, et, mettant l'œuf dans la cuiller, vous l'introduisez dans la marmite où vous le laissez mijoter trois minutes, ni plus ni moins ; faites attention à ce détail important, un temps plus long compromettrait le succès de votre opération, voilà !

Le geste avait suivi la démonstration.

Les trois minutes écoulées, Valentin retira l'œuf, le décapi-ta, le saupoudra d'une pincée de sel et le présenta à l'Apo-Ulmen, avec des mouillettes de pain de maïs.

Tout ceci s'était exécuté avec un sérieux imperturbable, au milieu du silence profond de la foule attentive.

L'Apo-Ulmen goûta consciencieusement son œuf.

Un air de doute parut une seconde sur son visage, mais peu à peu les traits de sa large face se détendirent sous la pression de la joie et du plaisir, et il s'écria enfin avec enthousiasme : — *Ooah ! eh ihche !* — bon — *chich mik kache !* — très-bon.

Valentin retourna auprès de son fourneau, avec un sourire modeste, et fit immédiatement cuire d'autres œufs qu'il distribua aux Ulmènes et aux principaux guerriers.

Ceux-ci mêlèrent bientôt leurs félicitations à celles de l'Apo-Ulmen.

Une joie délirante s'empara de ces pauvres Indiens, peu s'en fallut que Valentin ne fût renversé, tant étaient grands les efforts qu'ils faisaient pour obtenir un œuf et s'approcher de lui, afin d'examiner de plus près la façon dont il s'y prenait pour les cuire.

Enfin le calme se rétablit, la gourmandise du plus grand nombre fut satisfaite ; l'Apo-Ulmen, dont il avait été jusque là impossible d'entendre la voix au milieu du tumulte, put remettre un peu d'ordre dans la foule et obtenir le silence.

Valentin regarda son public d'un air de satisfaction. Désormais les Indiens étaient sous le charme, les plus incrédules étaient convaincus, tous attendaient avec impatience qu'il continuât sa démonstration.

Écoutez, dit-il en frappant un grand coup sur la table avec le couteau qu'il tenait à la main, surtout observez bien comment je vais m'y prendre ; l'œuf à la coque était un jeu pour moi, mais l'omelette a besoin d'être approfondie et étudiée avec soin afin d'obtenir ce fini, ce velouté et cette perfection tant prisés par les véritables connaisseurs ; je vais faire une omelette au lard, c'est-à-dire le mets le plus recherché de l'univers : tout en vous expliquant la façon de vous y prendre je la confectionnerai ; suivez bien mon raisonnement et la manière dont je vais manipuler les divers ingrédients qui entrent dans la confection de ce plat. Pour faire une omelette au lard il faut : du lard, des œufs, du sel, du poivre, du persil et du beurre, toutes ces choses sont là sur cette table, comme vous le voyez, maintenant je vais les mélanger.

Alors, avec une adresse incroyable et une vélocité extrême, il commença une monstrueuse omelette au lard, d'au moins soixante œufs, tout en continuant sa démonstration avec un laisser aller et une façon d'inexprimables.

L'intérêt des Indiens était vivement excitée, leur enthousiasme se trahissait par des sauts et des rires ; mais il fut réellement porté à son comble, et les trépignements, les cris et les hurlements devinrent effroyables lorsque les Puelches virent Valentin saisir la queue de la poêle d'une main ferme, et lancer, à quatre reprises différentes, l'omelette dans les airs sans effort apparent, avec le sans façon et l'aisance d'un cuisinier émérite.

Dès que l'omelette fut cuite à point, le Français la plaça sur un plat en bois, en ayant soin de la plier en deux avec ce talent que les cordons bleus possèdent seuls, puis il se disposa à la porter toute fumante à l'Apo-Ulmen ; mais celui-ci, alléché par l'œuf à la coque et dont la gourmandise était excitée

au plus haut point, lui épargna cette peine, car il oublia tout décorum et se précipita vers la table, suivi des principaux Ulmènes de la tribu.

Le succès du Parisien fut énorme ; de mémoire de cuisinier jamais chef n'obtint un si beau triomphe.

Valentin, modeste comme tous les hommes d'un véritable talent, se déroba aux honneurs qu'on voulait lui rendre, et se hâta d'aller se cacher avec son ami dans le toldo de Trangoil Lanec.

Le lendemain de ce jour mémorable, au moment où les jeunes gens se préparaient à sortir du cuarto qu'ils habitaient en commun, leur hôte se présenta à eux suivi de Curumilla.

Les deux chefs le saluèrent, s'assirent sur la terre battue qui remplaçait le parquet absent, et allumèrent leurs pipes.

Louis, habitué déjà aux manières cérémonieuses des Araucans, et convaincu que leurs amis avaient une communication sérieuse à leur faire, se rassit ainsi que son frère de lait, et attendit patiemment qu'ils jugeassent à propos de s'expliquer.

Quand leurs pipes eurent été consciencieusement fumées jusqu'à la fin, les chefs en secouèrent la cendre sur l'ongle, les repassèrent dans leur ceinture, et, après avoir échangé un coup d'œil entre eux, Trangoil Lanec prit la parole :

— Mes frères pâles veulent-ils toujours partir ? dit-il.

— Oui, répondit Louis.

— L'hospitalité indienne leur aurait-elle manqué ?

— Loin de là, chef, répondirent les jeunes gens, en lui serrant les mains avec effusion, vous nous avez traités comme des enfants de la tribu.

— Alors, pourquoï nous quitter ? reprit Trangoil Lanec, on sait ce qu'on perd, sait-on jamais ce qu'on trouvera ?

— Vous avez raison, chef, mais vous le savez, nous sommes venus en ce pays pour visiter Antinahuel, dit Louis.

— Mon frère les cheveux dorés, fit le chef, qui donnait ce nom à Valentin, a donc absolument besoin de le voir ?

— Absolument, répliqua le jeune homme.

— Les deux chefs échangèrent un nouveau regard.

— Il le verra, reprit Trangoil Lanec, Antinahuel est à son village.

— Bon ! reprit Valentin, demain nous nous mettrons en route.

— Mes frères ne partiront pas seuls

— Que voulez-vous dire ? demanda Valentin,

— La terre indienne n'est pas sûre pour les faces-pâles, mon frère m'a sauvé la vie, je le suivrai.

— Mon frère m'a conservé un ami, dit Curumilla, qui jusqu'alors avait gardé le silence, je le suivrai.

— Vous n'y pensez pas, chef, fit Valentin, nous sommes des voyageurs que le hasard ballote à son gré, nous ne savons pas ce que le destin nous réserve, ni où il nous conduira après avoir vu l'homme vers lequel nous sommes envoyés.

— Qu'importe, reprit Curumilla, où vous irez nous irons.

Les jeunes gens furent émus de ce dévouement si franc et si naïf.

— Oh ! s'écria Louis avec élan, c'est impossible, et vos femmes ! et vos enfants !

— Les femmes et les enfants seront gardés par nos parents en attendant notre retour.

— Mes amis, mes bons amis, dit Valentin avec émotion, vous avez tort, nous ne pouvons pas vous imposer un tel sacrifice, nous n'y consentirons pas dans votre intérêt même ; je vous l'ai dit déjà, nous ignorons nous-même, ce qui nous attend et ce que nous ferons, laissez-nous partir seuls.

— Nous suivrons nos frères pâles, répondit Trangoil Lanec d'un ton qui n'admettait pas d'observations, que mes frères ne connaissent pas les *llanos*, quatre hommes sont une force dans le désert, deux hommes sont morts.

— Les Français n'essayèrent pas de lutter plus longtemps, ils acceptèrent la proposition des Ulmènes, d'autant plus qu'ils comprenaient parfaitement de quel immense secours leur seraient ces hommes, habitués à la vie des bois, qui en connaissaient tous les mystères et en avaient sondé toutes les profondeurs.

Au lever du soleil, une petite troupe composée de Louis, de Valentin, de Trangoil Lanec, de Curumilla, tous quatre montés sur d'excellents chevaux de cette race andalouse mêlée d'arabe que les Espagnols ont importée en Amérique, et de César, qui trottait à leur droite en serre file, sortit de la tolderia, escortée par tous les membres de la tribu, qui criaient incessamment :

— *Venteni ! venteni !* — au revoir ! au revoir ! — *virì tempi ! virì tempi !* — bon voyage ! bon voyage !

Après avoir fait à ces braves gens des adieux assez longs, les quatre voyageurs prirent la direction de la tolderia des Serpents-Noirs.

Dans l'état d'anarchie où se trouvait plongé le Chili à l'époque où se passe notre histoire, les partis étaient nombreux, chacun d'eux manœuvrait dans l'ombre le plus habilement possible, afin de s'emparer du pouvoir.

## II

### ANTINAHUEL.—LE TIGRE SOLEIL

Le général Bustamante, nous l'avons expliqué plus haut, ne rêvait rien moins que le protectorat d'une Confédération calquée sur celle des États-Unis qui, mal connue encore, éblouissait ses regards. Il ne pouvait deviner que ses anciens *Outlaws*, ces sectaires fanatiques expulsés de l'Europe, ces marchands enrichis, commençaient déjà à rêver en Amérique la monarchie universelle, utopie insensée dont l'application leur coûtera un jour la perte de cette soi-disant nationalité dont ils sont si fiers, et qui, en réalité, n'existe pas, probablement que le général Bustamante ne voyait pas aussi loin, ou s'il avait deviné les tendances des Anglo-Américains, peut-être songeait-il à suivre, lui aussi, cette marche ambitieuse dès que son pouvoir reposerait sur des bases solides.

Les Cœurs Sombres, les seuls véritables patriotes de ce malheureux pays, voulaient, eux, que le gouvernement adoptât des mesures un peu plus démocratiques, mais ils n'entendaient nullement le renverser, persuadés qu'une révolution ne pouvait qu'être préjudiciable au bien-être général de la nation.

À côté du général Bustamante et de la société des Cœurs Sombres, un troisième parti, plus puissant peut-être que les deux premiers, s'agitait silencieusement.

Ce parti était représenté par Antinahuél, le toqui du plus important Utal-Mapus de la Confédération araucanienne.

Nous avons dit que, par sa position géographique, cette petite république indomptable est placée comme un coin sur le territoire chilien, qu'elle sépare violemment en deux.

Cette position donnait à Antinahuél une force immense.

Tous les Araucans sont soldats ; à un signe de leurs chefs ils prennent les armes et peuvent, en quelques jours, réunir une armée formidable composée de guerriers aguerris.

Les républicains et les partisans de Bustamante comprenaient de quel intérêt il était pour eux d'attirer les Araucans dans leur parti. avec le secours de ces féroces soldats, la victoire était certaine.

Déjà le général Bustamante et le Roi des ténèbres avaient, à l'insu l'un de l'autre, fait des propositions à Antinahuél.

Ouvertures que le redoutable toqui avait paru écouter et auxquelles il feignait de répondre, voici pourquoi.

Antinahuél, outre la haïde héréditaire que ses ancêtres lui avaient léguée contre la race blanche, ou peut-être à cause de cette haïne, rêvait depuis qu'il avait été élu chef suprême d'un Utal-Mapus, non seulement l'indépendance complète de son pays, mais encore il voulait reconquérir tout le territoire que les Espagnols lui avaient enlevé, les rejeter de l'autre côté des Cordillères des Andes, et rendre à sa nation la splendeur dont elle jouissait avant l'arrivée des blancs au Chili.

Ce projet si patriotique, Antinahuél était homme à le mener à bonne fin.

Doué d'une vaste intelligence, d'un caractère audacieux et

subtil à la fois, il ne se laissait décourager par aucun obstacle, vaincre par aucun revers.

Presque complètement élevé au Chili, il parlait parfaitement l'espagnol, connaissait à fond les mœurs de ses ennemis, et, au moyen de nombreux espions disséminés partout, il était au courant de la politique chilienne et de l'état précaire dans lequel se trouvaient ceux qu'il voulait vaincre ; il se servait habituellement des dissensions qui les séparaient, feignant de prêter l'oreille aux propositions qu'on lui faisait de toutes parts, afin le moment venu, d'écraser ses ennemis les uns par les autres, et de rester seul debout.

Il lui fallait un prétexte plausible pour tenir en armes son Utal-Mapus sans inspirer de méfiance aux Chiliens : ce prétexte, le général Bustamante et les Cœurs Sombres le lui fournissaient par leurs propositions ; nul ne pouvait s'étonner, pour cette raison, de voir en temps de paix le toqui rassembler une nombreuse armée sur les frontières chiliennes, puisque, in petto, chaque parti se flattait que cette armée était destinée à lui prêter main-forte.

La conduite du toqui était donc des plus habiles, car non seulement il n'inspirait de défiance à personne, mais, au contraire, il donnait de l'espoir à chacun.

La position devenait grave, l'heure d'agir ne pouvait tarder à sonner ; Antinahuél, dont toutes les mesures étaient prises de longue main, attendait impatiemment le moment de commencer la lutte.

Voici à quel point en étaient les choses le jour où dona Maria était venue à la tolderia des Serpents Noirs, visiter son ami d'enfance.

En s'éveillant, la Linda donna les ordres pour son départ.

— Ma sœur me quitte déjà ? lui dit Antinahuél d'un ton de doux reproche.

— Oui, reprit la jeune femme, mon frère sait qu'il me faut arriver le plus promptement possible à Valdivia.

Le chef n'insista pas pour la retenir, un sourire furtif éclaira son visage.

Lorsque dona Maria fut à cheval, elle se tourna vers le toqui :

— Mon frère ne m'a-t-il pas dit qu'il serait bientôt à Valdivia ? lui demanda-t-elle avec un ton d'indifférence parfaitement joué.

— J'y serais aussitôt que ma sœur, répondit-il.

— Nous nous reverrons, alors ?

— Peut-être.

— Il le faut ! ceci fut dit d'un ton sec.

— Bon, reprit le chef au bout d'un instant, ma sœur peut partir, elle me reverra.

— Au revoir, dit-elle, et elle piqua des deux.

Elle disparut bientôt dans un nuage de poussière.

Le chef rentra pensif dans son toldo.

— Femme, dit-il à sa mère, je vais à la grande tolderia des visages pâles.

— J'ai tout entendu cette nuit, répondit tristement l'Indienne, mon fils a tort.

— Tort, pourquoi ? demanda-t-il avec violence.

— Mon fils est un grand chef, ma sœur le trompe et lui fait servir sa vengeance.

— Ou la mienne, dit-il d'un ton singulier.

— La jeune fille blanche a droit à la protection de mon fils.

— Je protégerai la *rose sauvage*.

— Mon fils oublie que celle dont il parle lui a sauvé la vie.

— Silence ! femme, s'écria-t-il avec colère.

L'Indienne se tut en poussant un soupir.

Le chef rassembla ses mosotones ; il choisit parmi eux une vingtaine de guerriers sur lesquels il pouvait particulièrement compter, et leur ordonna de se préparer à le suivre dans une heure, puis il se laissa aller sur un siège et tomba dans de profondes réflexions. Tout à coup un grand bruit se fit entendre au dehors.

Antinahuél sortit sur le seuil du toldo.

Deux étrangers, montés sur de forts chevaux et précédés d'un Indien, s'avançaient vers lui.

Ces étrangers étaient Valentin et le comte de Prébôis-Crancé ; ils avaient laissé leurs amis à quelques pas en dehors de la tolderia.

Valentin, en quittant le village des Puelches, avait ouvert la lettre qui lui était adressée et que don Tadeo de Leon lui avait fait remettre par son majordome à la chacra, en lui recommandant de n'en prendre connaissance qu'au dernier moment.

Le jeune homme était loin de s'attendre au contenu de cette étrange missive.

Après l'avoir lue avec le plus grand soin, il l'avait communiquée à son ami en lui disant :

—Tiens, lis cela, Louis ; hah ! qui sait, peut-être cette lettre singulière contient-elle notre fortune ?

Comme tous les amoureux, Louis était fort sceptique pour les choses qui ne se rapportaient pas à son amour ; il avait rendu le papier en hochant la tête.

—La politique brûle les doigts, avait-il dit.

—Oui, ceux des maladroits, répondit Valentin en haussant les épaules ; m'est avis que, dans le pays où nous sommes, le plus grand élément de fortune que nous ayons est surtout cette politique que tu sembles si fort dédaigner.

—Je t'avouerais, mon ami, que je me soucie fort peu de ces Cœurs Sombres que je ne connais pas, et auxquels on nous fait l'honneur de nous affilier.

—Je ne partage pas ton opinion, je les crois des hommes résolus et intelligents, je suis persuadé qu'un jour où l'autre ils auront le dessus.

—Grand bien leur fasse, mais que nous importe, à nous autres Français ?

—Plus que tu ne penses, et j'ai la ferme intention, aussitôt après mon entrevue avec cet Antinahuel, de me rendre directement à Valdivia, afin d'assister au rendez-vous qu'ils nous assignent.

—A la bonne heure, dit nonchalamment le comte, puisque c'est ton avis, allons-y donc, seulement je t'avertis que nous jouons notre tête ; si nous la perdons ce sera bien fait, d'avance je m'en lave les mains.

—Je serai prudent, Caramba ! ma tête est la seule chose qui soit bien à moi, répondit Valentin en riant, je ne la risquerai qu'à bon escient, sois tranquille ; et puis n'es-tu pas curieux autant que moi de voir comment ces gens-là entendent la politique, et de quelle façon ils s'y prennent pour conspirer.

—Au fait, cela peut devenir intéressant, nous voyageons un peu pour nous instruire, instruisons-nous donc puisque l'occasion s'en présente.

—Bravo ! voilà comme j'aime t'entendre parler. Allons trouver le redoutable chef pour lequel on nous a remis une lettre.

Trangoil Lanec et Curumilla étaient des hommes trop prudents pour se risquer à faire connaître à Antinahuel l'amitié qui les liait aux deux Français ; sans soupçonner les raisons qui obligeaient leurs amis à se présenter au toqui, ils prévoyaient qu'un jour viendrait peut-être où il serait avantageux que leurs relations fussent ignorées ; aussi, arrivés à peu de distance de la tolderia, les guerriers indiens étaient restés cachés dans un pli de terrain ; ils avaient gardé César avec eux et avaient laissé les deux Français continuer leur route, et se hasarder dans le village des Serpents Noirs, avec lesquels, du reste, depuis quelque temps, ils n'entretenaient pas de très bons rapports.

La réception faite aux Français fut des plus amicales.

Les Araucans, en temps de paix, sont excessivement hospitaliers.

Dès qu'on aperçut les étrangers, on s'empressa autour d'eux ; tous les Indiens parlent l'espagnol avec une facilité étonnante, Valentin put donc se faire parfaitement comprendre.

Un guerrier plus complaisant que les autres, s'offrit pour servir de guide aux Français, qui étaient littéralement perdus dans le village et ne savaient pas de quel côté se diriger, et

les conduisit au toldo du chef, devant lequel une vingtaine de cavaliers armés en guerre étaient réunis et paraissaient attendre.

—Voici Antinahuel, le grand toqui de l'Inapiré Mapus, dit emphatiquement le guide en désignant du doigt le chef qui, en ce moment, sortait de son toldo, attiré par la rumeur qu'il avait entendue.

—Merci, dit Valentin.

Les deux Français s'avancèrent rapidement vers le toqui, lequel, de son côté, faisait quelques pas au devant d'eux.

—Eh ! eh ! dit Valentin bas à son compagnon, cet homme a une belle prestance et un air bien intelligent pour un Indien.

—Oui, répondit Louis sur le même ton, mais il a le front étroit, le regard louche et les lèvres pincées, il ne m'inspire qu'une médiocre confiance.

—Bah ! fit Valentin, tu es aussi par trop difficile ; t'attendais-tu à ce que ce sauvage fût un Antinoüs ou un Apollon du Belvédère ?

—Non, mais je lui aurais voulu plus de franchise dans le regard.

—Nous allons le juger.

—Je ne sais pas pourquoi, mais cet homme me produit l'effet d'un reptile, il m'inspire une répulsion invincible.

—Tu es trop impressionnable, mon ami ; je suis sûr que cet homme qui, en effet, a tout l'air d'un franc coquin, est au fond le meilleur homme du monde.

—Dieu euille que je me trompe, mais j'éprouve à son aspect une émotion dont je ne puis me rendre compte ; il me semble qu'une espèce de pressentiment m'avertit de prendre garde à cet homme et qu'il me sera fatal.

—Folies que tout cela ! Quels rapports peux-tu jamais avoir avec cet individu ? Nous sommes chargés d'une mission auprès de lui, qui sait si nous le reverrons un jour, et puis quels intérêts peuvent nous lier à lui dans l'avenir ?

—Tu as raison, je ne sais ce que je dis, d'ailleurs nous allons savoir bientôt à quoi nous en tenir sur son compte, car nous voici arrivés auprès de lui.

En effet, ils se trouvaient en ce moment en face du toldo du chef. Antinahuel se tenait devant eux et les examinait attentivement, en paraissant complètement absorbé par quelques ordres qu'il donnait à ses mosotones.

Il s'approcha vivement d'eux, et les saluant avec la plus exquise politesse :

—*Marry-Marry !* dit-il d'une voix douce avec un gort gracieux, étrangers, soyez les bienvenus dans mon toldo. Votre présence réjouit mon cœur ; veuillez passer le seuil de cette misérable hutte qui vous appartient pour tout le temps que vous daignerez rester parmi nous.

—Merci des aimables paroles de bienvenue que vous nous adressez, chef puissant, répondit Valentin ; les personnes qui nous ont envoyés vers vous nous avaient avertis de la bonne réception qui nous attendait.

—Si les étrangers viennent ici de la part de mes amis, c'est une raison de plus pour que je m'efforce de leur être agréable autant que cela sera en mon pouvoir.

Les deux Français s'inclinèrent cérémonieusement et mirent pied à terre.

Sur un signe du toqui, des pones s'emparèrent des chevaux et les conduirent dans un vaste corral situé derrière le toldo.

### III

#### LE PARRICIDE

Nous l'avons dit plusieurs fois déjà, en temps de paix les Araucans sont extrêmement hospitaliers, cette hospitalité qui, de la part des guerriers, est simple et cordiale, de celle des chefs devient fastueuse.

Antinahuel était loin d'être un Indien grossier, attaché quand même aux usages de ses pères, bien qu'au fond du cœur il détestât cordialement, non seulement les Espagnols, mais

indistinctement tous les individus qui appartenaient à la race blanche ; l'éducation semi-civilisée qu'il avait reçue, lui avait donné des goûts de confort complètement en dehors des habitudes indiennes. Nombre de fermiers chiliens fort riches auraient été dans l'impossibilité de déployer un luxe comparable à celui qu'il étalait, lorsque son caprice ou son intérêt le poussaient à le faire.

Dans les circonstances présentes, il n'était pas fâché de montrer à des étrangers que les Araucans n'étaient pas aussi barbares que leurs arrogants voisins ; ils voulaient donner à supposer, et qu'ils pouvaient, quand cela était nécessaire, rivaliser avec eux.

Au premier coup d'œil, Antinahuel avait reconnu que ses hôtes n'étaient pas Espagnols ; mais, avec cette circonspection qui forme le fond du caractère indien, il avait renfermé ses observations dans son cœur.

Ce fut de l'air le plus gracieux et avec le son de voix le plus doux, qu'il les engagea à entrer dans son toldo.

Les Français les suivirent.

D'un geste, le chef les invita à s'asseoir.

Des peones mirent une profusion de cigares et de cigarettes sur la table, auprès d'un charmant brasero en filigrane.

Au bout d'un instant, d'autres peones entrèrent avec le maté qu'ils présentèrent respectueusement au chef et à ses hôtes.

Alors, sans que le silence eût été rompu, les lois de l'hospitalité araucane exigent que l'on n'adresse aucune question aux étrangers, tant qu'ils ne jugent pas à propos de prendre la parole, chacun huma l'herbe du Paqagnay tout en fumant.

Cette opération préliminaire terminée, Valentin se leva.

—Je vous remercie, chef, dit-il, en mon nom et en celui de mon ami, de votre franche hospitalité.

—L'hospitalité est un devoir que tout Araucan est jaloux d'accomplir.

—Cependant, reprit Valentin, comme j'ai cru comprendre que le toqui se préparait à partir pour un voyage, je tâcherai de ne pas le retenir longtemps.

—Je suis aux ordres de mes hôtes, mon voyage n'est pas tellement pressé que je ne puisse le retarder de quelques heures.

—Je remercie le chef de sa courtoisie, mais j'espère que plus tôt il sera libre...

Antinahuel s'inclina.

—Un Espagnol m'a chargé d'une lettre pour le chef, dit-il.

—Ah ! fit le toqui avec une intonation singulière, en fixant un regard ardent sur le jeune homme.

—Oui, reprit le Français, cette lettre, je vais avoir l'honneur de vous la remettre.

Et il porta la main à sa poitrine, pour en tirer le papier qu'il y avait placé.

—Attendez ! dit le chef en arrêtant son bras, il se tourna vers ses serviteurs : sortez, ajouta-t-il.

Les trois hommes restèrent seuls dans le toldo.

—Maintenant, vous pouvez me donner ce collier, lettre, continua-t-il.

Valentin le lui présenta.

Le chef le prit, regarda attentivement la suscription, tourna et retourna le papier dans ses mains avec hésitation, et le présentant au jeune homme :

—Que mon frère lise, dit-il, les Blancs sont plus savants que nous autres pauvres Indiens, ils savent tout.

Valentin donna à sa physionomie l'expression la plus naïve qu'il lui fut possible.

—Je ne puis pas lire cela, dit-il avec un embarras parfaitement joué.

—Mon frère refuse-t-il donc de me rendre ce service ? fit le chef en insistant.

—Je ne vous refuse pas, chef, seulement il m'est impossible de m'acquitter de ce que vous réclamez de moi, par une raison bien simple.

—Et cette raison ?

—C'est que mon camarade et moi nous sommes Français.

—Eh bien ?

—Nous parlons un peu l'espagnol, mais nous ne savons pas le lire.

—Ah ! fit le chef avec un accout de doute.

Il fit quelques pas dans la salle en réfléchissant et dit :

—C'est possible.

Il se tourna alors vers les deux Français qui, en apparence, étaient impassibles et indifférents.

—Que mes frères attendent un instant, dit-il, je connais un homme dans ma tribu qui comprend les signes que les Blancs dessinent sur le papier : je vais lui ordonner de me traduire ce collier.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

Le chef sortit.

—Pourquoi, demanda alors Louis à Valentin, as-tu refusé de lire cette lettre ?

—Ma foi, répondit-il, je ne saurais trop te l'expliquer ; mais ce que tu m'as dit de l'impression que cet homme te causait, a produit sur toi un certain effet : il ne m'inspire aucune confiance, je ne me soucie nullement de pénétrer des secrets que peut-être plus tard il voudrait me reprendre.

—Oui, tu as eu raison, qui sait si un jour nous ne nous féliciterons pas de cette circonspection ?

—Chut ! j'entends des pas.

Le chef rentra.

—Je connais le contenu de la lettre, dit-il ; si mes frères voient celui qui les en avait chargés, ils l'informeront que je pars aujourd'hui même pour Valdivia.

—Nous nous chargerions avec plaisir de cette mission, répondit Valentin, mais nous ne connaissons pas la personne qui nous a remis cette lettre, et il est probable que nous ne la reverrons jamais.

Le chef leur lança à la dérobée un coup d'œil soupçonneux.

—Bon ! mes frères restent ici.

—Ce serait infiniment de plaisir que nous passerions quelques heures dans l'agréable société du chef, mais le temps nous presse ; s'il nous le permet, nous prendrons immédiatement congé de lui.

—Mes frères sont libres ; mon toldo est ouvert pour entrer comme pour sortir.

Les jeunes gens se levèrent.

—De quel côté vont mes frères ?

—Nous nous rendons à Concepcion.

—Que mes frères aillent en paix ; s'ils s'étaient dirigés vers Valdivia, je leur aurais offert de faire route avec eux.

—Mille remerciements de votre offre gracieuse, chef, malheureusement nous ne pouvons en profiter, car notre chemin est complètement opposé.

Les trois hommes échangèrent encore quelques mots de courtoisie, puis ils sortirent du toldo.

Les chevaux des Français avaient été ramenés, ils se mirent en selle, et après avoir une dernière fois salué le chef, ils partirent.

Aussitôt qu'ils furent hors du village. Louis se tourna vers Valentin.

—Nous n'avons pas un instant à perdre si nous voulons arriver à Valdivia avant cet homme, dit-il.

—Il nous faut aller à franc étrier ; qui sait si don Tadeo n'attend pas notre retour avec impatience ?

Ils eurent bientôt rejoint leurs amis, qui guettaient leur arrivée, et tous quatre s'élançèrent à fond de train dans la direction de Valdivia, sans pouvoir se rendre compte de la raison qui les poussait à faire une si grande diligence.

Antinahuel avait accompagné ses hôtes jusqu'à quelques pas en dehors de son toldo ; lorsqu'ils eurent pris congé de lui, il les suivit des yeux aussi longtemps qu'il put les apercevoir, puis, quand ils eurent enfin disparu, à la sortie du village, il revint à pas lents et tout pensif à son toldo, en se disant à lui-même :

—Il est évident, pour moi, que ces hommes me trompent ;

la façon dont ils on refusé de lire cette lettre n'était qu'un prétexte. Dans quel but agissent-ils ainsi ? seraient-ce des ennemis ; je les surveillerai.

Arrivé devant son toldo, il trouva tous ses mosotones à cheval, attendant ses ordres.

— Il faut partir, dit-il, là-bas je saurai tout et peut-être, ajouta-t-il, d'une voix si basse qu'il était presque impossible de l'entendre, peut-être la retrouverai-je, elle ? Si dona Mario fausse sa promesse et ne me la livre pas, malheur à elle !

Il releva la tête.

Sa mère était devant lui.

— Que voulez-vous, femme ? lui dit-il durement, votre place n'est pas ici.

— Ma place est au près de vous quand vous souffrez, mon fils, répondit-elle d'une voix douce.

— Je souffre, moi ? vous êtes folle, ma mère ! l'âge vous a tourné la tête, rentrez dans le toldo et veillez avec soin pendant mon absence à tout ce qui m'appartient.

— Est-ce donc bien réellement que vous voulez partir, mon fils ?

— Je pars à l'instant, répondit-il.

Et d'un bond il se mit en selle.

— Où allez-vous ? lui dit-elle on saisissant la bride de son cheval.

— Que vous importe ? répliqua-t-il en lui jetant un regard courroucé.

— Prenez garde, mon fils, vous vous engagez dans une mauvaise voie, *Guacubu*, l'esprit du mal, est maître de votre cœur.

— Je suis le seul juge de mes actions.

— Vous ne partirez pas, reprit-elle en se plaçant résolument devant lui.

Les Indiens, groupés autour des deux interlocuteurs, assistaient avec un muet effroi à cette scène ; ils connaissaient trop bien le caractère violent et impérieux d'Antinahuel pour ne pas redouter un malheur, si sa mère continuait à vouloir plus longtemps s'opposer à son départ.

Les sourcils du chef étaient froncés, ses yeux semblaient lancer des éclairs ; ce n'était qu'avec une peine extrême qu'il parvenait à maîtriser la colère qui bouillonnait dans sa poitrine.

— Je partirai, dit-il d'une voix saccadée avec un frémissement de rage, quand je devrais vous broyer sous les pieds de mon cheval.

La femme si crampona convulsivement à la *montura* — selle, — et regardant son fils bien en face :

— Faites-le donc, s'écria-t-elle, car, sur l'âme de votre père, qui chasse à présent dans les prairies bienheureuses auprès de Pillian, je vous jure que je ne bougerai pas, quand même vous me passeriez sur le corps.

Le visage de l'Indien se contracta horriblement, il promena autour de lui un regard qui fit courir un frisson de terreur dans le cœur des plus braves.

— Femme ! femme ! s'écria-t-il en grinçant des dents avec rage, retirez-vous ou je vous briserai comme un roseau.

— Je ne bougerai pas, vous dis-je, reprit-elle avec une énergie fébrile.

— Prenez garde ! prenez garde ! fit-il encore, j'oublierai que vous êtes ma mère.

— Je ne bougerai pas.

Un tremblement nerveux agita les membres du chef, arrivé au dernier paroxysme de la fureur.

— C'est vous qui le voulez, s'écria-t-il d'une voix étranglée, que votre sang retombe sur votre tête !

Il enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, qui se cabra de douleur, et partit comme une flèche, traînant après lui la pauvre femme, dont tout le corps ne fut bientôt qu'une plaie.

Un cri d'horreur s'élança des poitrines haletantes des Indiens épouvantés.

Après quelques minutes de cette course insensée, pendant laquelle elle avait laissé des lambeaux de sa chair à chaque

angle du chemin, les forces de l'Indienne la trahirent, elle lâcha la bride et tomba expirante.

— Oh ! dit-elle, d'une voix éteinte, en suivant d'un regard voilé par l'agonie, son fils qui disparaissait emporté comme un tourbillon, le malheureux !... le malheureux !...

Elle leva les yeux au ciel, joignit avec effort ses mains brisées comme pour une prière suprême et retomba en arrière.

Elle était morte en plaignant le parricide en lui pardonnant.

Les femmes de la tribu relevèrent son corps avec respect et le reportèrent en pleurant dans le toldo.

A la vue du cadavre, un vieil Indien hochait la tête à plusieurs reprises, en murmurant d'un ton prophétique ces paroles de sinistre augure :

— Antinahuel a tué sa mère, Pillian la vengera !

Et tous courbèrent tristement leurs fronts soucieux ; cet atroce forfait leur faisait craindre d'horribles malheurs dans l'avenir.

## IV

## LA JUSTICE DES CŒURS SOMBRES

Don Tadeo et son ami don Gregorio avaient été introduits, après avoir échangé plusieurs mots de passe, dans une salle souterraine dont l'entrée était parfaitement dissimulée dans la muraille.

La porte s'était immédiatement refermée sur eux.

Les deux hommes se retournèrent vivement ; toute solution de continuité avait disparu sur le mur.

Sans s'inquiéter davantage de cette particularité à laquelle ils s'attendaient sans doute, ils jetèrent un regard scrutateur autour d'eux, afin de se reconnaître.

L'endroit où ils se trouvaient était bien choisi pour une réunion de conspirateurs.

C'était une immense salle voûtée qui devait avoir servi longtemps de cave, destination dont il était facile de s'apercevoir aux émanations essentiellement alcooliques qui voltigeaient encore dans l'air.

Les murs étaient bas et épais, secs et d'une couleur rousâtre ; une lampe à trois becs, tombant de la voûte, loin de dissimuler les ténèbres, semblait servir à les rendre en quelque sorte visibles.

Dans un enfoncement était placée une table, derrière laquelle un homme masqué était assis auprès de deux sièges vides.

On voyait glisser dans l'obscurité, silencieux comme des fantômes, des hommes enveloppés dans des manteaux, et qui tous portaient sur le visage des loups de velours noir.

Don Tadeo et son ami échangèrent un regard, et sans prononcer une parole, allèrent se placer sur les sièges vides.

Aussitôt qu'ils se furent assis, un grand mouvement s'opéra dans l'assemblée.

Le faible chuchotement qui jusqu'à ce moment s'était fait entendre, cessa comme par enchantement.

Tous les conjurés se réunirent en un seul groupe en face de la table, et, croisant les bras sur la poitrine, ils attendirent.

L'homme qui, avant l'arrivée de don Tadeo, paraissait présider à la réunion, se leva, et, promenant un regard assuré sur la foule attentive, il prit la parole.

— Aujourd'hui, dit-il, les soixante-douze *ventas* des Cœurs Sombres, disséminés sur le territoire de la République, sont au complet. Dans toutes, on arrête la prise d'armes dont nous allons, nous, la *venta* de Valdivia, donner incessamment le signal. Partout, les hommes loyaux, les véritables amis de la liberté, se préparent à commencer la lutte contre Bustamante ; vous tous compagnons, qui êtes ici présents, quand l'heure sonnera, descendrez-vous franchement dans l'arène ? Sacrifiez-vous, sans arrière-pensée, votre famille, votre fortune et même votre vie, s'il le faut, pour le salut de la patrie ?

Il s'arrêta.

Un silence funèbre régna dans l'assemblée.

— Répondez ! reprit l'orateur, que ferez-vous ?

— Nous mourrons ! murmura comme un coho sinistre et terrible la foule des conjurés.

— Bien, mes frères, dit en se levant subitement don Tadeo, j'attendais cette parole et je vous en remercie, depuis longtemps, je sais que je puis compter sur vous, car je vous connais, tous, moi, qu'aucun de vous ne connaît ; ces masques, qui vous cachent les uns aux autres, sont des gazes transparentes pour le chef des Cœurs Sombres, et le Roi des ténèbres, c'est moi !... Moi, qui ai juré de vous faire vivre libre ou de mourir ! Avant vingt quatre heures, ce signal, que depuis si longtemps vous attendez, vous l'entendrez, et alors commencera cette lutte terrible qui ne doit finir qu'avec la mort du traître, toutes les provinces, toutes les villes, tous les bourgs se lèveront en masse au même instant. courage donc, vous n'avez plus que quelques heures à souffrir. La guerre d'embûches, de surprises, de trahisons souterraines est finie, la guerre franche, loyale au soleil, va commencer ; montrons-nous, ce que nous avons toujours été, indéroutables dans notre foi, et prêts à mourir pour nos croyances !... Que les chefs des sections approchent.

Dix hommes sortirent des rangs, et vinrent silencieusement se placer à deux pas de la table.

— Que le caporal des chefs de sections réponde pour tous, reprit don Tadeo.

— Le caporal, c'est moi, dit un des hommes masqués, les ordres expédiés de la *Quinta Verde* ont été exécutés, toutes les sections sont averties, elles sont prêtes à se lever au premier signal : chacun s'emparera des postes qui lui sont désignés.

— Bien, De combien d'hommes disposez-vous ?

— De sept mille trois cent soixante-dix-sept.

— Pouvez-vous compter sur tous ?

— Non.

— Combien d'hommes tièdes ou irrésolus ?

— Quatre mille.

— De forts et de convaincus ?

— Trois mille à peu près, mais de ceux-là, je réponds.

— C'est bien, nous avons plus de monde qu'il ne nous en faut, les braves entraîneront les autres ; reprenez vos places.

— Maintenant, continua don Tadeo, avant de nous séparer, j'ai à vous demander justice contre un de nos frères qui, entré fort avant dans nos secrets, a trahi la société à plusieurs reprises pour un peu d'or, j'ai les preuves en main. Les circonstances sont suprêmes, un mot, un seul peut nous perdre. quel châtimeut mérite cet homme ?

— La mort, répondirent froidement les conjurés.

— Cet homme, je le connais, reprit don Tadeo, qu'il sorte des rangs, et ne m'oblige pas à lui enlever son masque, et à lui jeter son nom à la face.

Personne ne bougea.

Cet homme est ici, je le vois, pour la dernière fois, qu'il vienne et ne mette pas le comble à sa lâcheté, en cherchant à éviter le châtimeut qu'il mérite.

Les conjurés se jetaient des regards soupçonneux, une anxiété extrême régnait dans l'assemblée, cependant celui que le Roi des ténèbres appelait s'obstinait à rester confondu parmi ses compagnons.

Don Tadeo attendit un instant.

Voyant enfin que celui qu'il avait interpellé se figurait que sous le masque il serait introuvable, il fit un signe.

Don Gregorio se leva. Il s'avança lentement vers le groupe des conspirateurs, qui s'ouvrit à son approche, et posa rudement la main sur l'épaule d'un homme qui, instinctivement, avait reculé pas à pas devant lui, jusqu'à ce qu'enfin la muraille le contraignit à s'arrêter.

— Venez, don Pedro, lui dit-il.

Et il le traîna plutôt qu'il ne le conduisit devant la table, derrière laquelle se tenait don Tadeo, calme et implacable, le misérable fut saisi d'un tremblement convulsif, ses dents claquèrent, il tomba sur les genoux en s'écriant avec terreur :

— Grâce ! monseigneur, grâce !

Don Gregorio lui arracha son masque, on vit le visage de l'espion, dont les traits, horriblement contractés par l'épouvante et d'une pâleur terreuse, était hideux.

— Don Pedro, lui dit don Tadeo d'une voix incisive, vous avez plusieurs fois cherché à vendre vos frères, c'est vous qui avez causé la mort des dix patriotes fusillés sur la place de Santiago, c'est vous qui avez livré aux soldats de Bustamente le secret de la *Quinta Verde* aujourd'hui même, il y a deux heures à peine, vous avez eu avec le général une longue conversation, dans laquelle vous vous êtes engagé à lui livrer demain les principaux chefs des Cœurs Sombres : est-ce vrai ?

Le misérable ne trouva pas un mot pour sa défense ; confondu, accablé par les preuves irrécusables accumulées contre lui, il baissa la tête avec abattement.

— Est-ce vrai ? reprit don Tadeo.

— C'est vrai, murmura-t-il d'une voix faible.

— Vous vous reconnaissez coupable ?

— Oui, fit-il avec un sanglot déchirant, mais laissez-moi la vie, mon noble seigneur, et je vous juro...

— Silence !...

L'espion se tut atterré.

— Vous avez entendu, compagnons, cet homme avoue lui-même ses crimes, pour la dernière fois, quel châtimeut mérite-t-il pour avoir vendu ses frères ?

— La mort, répondirent sans hésiter les Cœurs Sombres.

— Au nom des Cœurs Sombres dont je suis le Roi, vous, don Pedro Saldillo, je vous condamne à mort pour trahison et félonie envers vos frères. Vous avez cinq minutes pour recommander votre âme à Dieu, dit don Tadeo d'une voix dure.

Il posa sa montre sur la table, et tira de sa ceinture un pistolet qu'il arma froidement.

Le bruit sec de l'échappement de la détente causa un frisson de terreur au condamné.

Un silence suprême régnait dans la salle.

On aurait pu entendre battre dans leur poitrine le cœur de tous ces hommes implacables.

L'espion jetait autour de lui des regards effarés qui ne rencontraient que des masques menaçants qui fixaient sur lui des yeux ardents.

Au-dessus de la salle, dans la chingana, on daïsait, et des bouffées affaiblies de sambacuejas arrivaient par intervalles, mêlées à de joyeux éclats de rire, jusqu'à l'endroit où ces hommes étaient réunis.

Le contraste de cette joie délirante avec cette justice terrible avait quelque chose d'épouvantable.

— Les cinq minutes sont écoulées, dit don Tadeo d'une voix ferme.

— Encore quelques instants, monseigneur, implora le misérable en se tordant les mains avec désespoir, je ne suis pas préparé, vous ne pouvez pas me tuer ainsi ; au nom de ce que vous avez de plus cher laissez-moi vivre.

Sans l'écouter don Tadeo dirigea vers lui le canon de son pistolet, et le misérable roula le crâne horriblement fracassé.

— Oh ! s'écria-t-il en tombant, soyez maudits ! assassins !

Il expira.

Les conjurés étaient demeurés froids et impassibles.

Dès que l'espion fut mort, sur un signe de leur chef, plusieurs hommes ouvrirent une trappe qui se trouvait dans le plancher.

Sous cette trappe était un trou à moitié rempli de chaux vive.

Le cadavre jeté dedans, la trappe fut refermée.

— Justice est faite, mes frères, dit don Tadeo d'une voix brève, allez en paix, le Roi des ténèbres veille sur vous.

Les conjurés s'inclinèrent respectueusement, et disparurent les uns après les autres sans prononcer une parole.

Au bout de dix minutes la salle était vide, il n'y restait plus que deux personnes, don Tadeo et don Gregorio.

— Oh ! fit don Tadeo, nous heurterons-nous donc continuellement à des traîtres ?

—Courage ! ami, vous l'avez dit vous-même, dans quelques heures commencera la guerre au soleil.

—Dieu veuille que je ne sois pas trompé ! cette lutte dans l'ombre a des exigences affreuses, je sens que le cœur me manque.

Les deux conspirateurs regagnèrent la chingana dans laquelle on dansait et on riait toujours, ils la traversèrent à pas lents et sortirent dans la rue.

À peine avaient-ils fait quelques pas qu'un homme se présenta à eux.

Cet homme était Valentin Guillois.

—Dieu soit loué qui vous amène si à point ! s'écria don Tadeo.

—J'espère que je suis exact, dit en riant le Parisien.

Don Tadeo lui serra la main et l'entraîna vers son logis, où nos trois personnages ne tardèrent pas à arriver.

## V

## LE TRAITÉ DE PAIX

Le général Bustamente était venu à Valdivia sous le prétexte de renouveler lui-même les traités qui existaient entre la république du Chili et la Confédération araucanienne.

Ce prétexte était excellent en ce sens qu'il lui permettait de concentrer des forces considérables dans la province, et qu'il lui donnait en outre une raison plausible de recevoir les Ulménès les plus influents parmi les Indiens, qui ne manqueraient pas d'assister à la cérémonie, accompagnés d'un grand nombre de mosotones.

Chaque fois qu'un nouveau président est élu au Chili, le ministre de la guerre renouvelle en son nom les traités. Le général Bustamente avait jusqu'à ce moment négligé de le faire ; il avait de bonnes raisons pour cela.

Cette cérémonie, dans laquelle on déploie exprès un grand appareil, a lieu ordinairement dans une grande plaine située sur le territoire araucanien, à 20 kilomètres au plus de Valdivia.

Par une coïncidence bizarre, le prétexte choisi par le général servait en ne peut mieux les intérêts des trois factions qui se partageaient à cette époque ce malheureux pays.

Les Cœurs Sombres en avaient habilement profité pour préparer la résistance qu'ils méditaient, et Antinabuel, feignant de vouloir rendre au ministre de la guerre du président de la République chilienne de plus grands honneurs, avait massé aux environs du lieu choisi pour la solennité une véritable armée de guerriers d'élite.

Voilà en quel état se trouvaient les choses et qu'elle était la position des différents partis à l'égard les uns des autres, au moment où nous reprenons notre récit c'est-à-dire le lendemain du jour où s'étaient passés les faits que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre.

Les ennemis allaient donc se trouver en présence, il était évident que chacun, se étant préparé de longue main, chercherait à profiter de l'occasion et qu'un choc était imminent, mais comment aurait-il lieu ? qui mettrait le feu à la mine et ferait éclater ces colères et ces ambitions depuis si longtemps contenues ? c'est ce que personne ne savait.

La plaine où devait avoir lieu la cérémonie était vaste, couverte de hautes herbes, encadrée par des montagnes garnies de forêts de grands arbres.

Cette plaine, entrecoupée de bois, de pommiers surchargés de fruits, était séparée en deux par une capricieuse rivière qui s'y promenait lentement, en balançant sur ses eaux argentées de nombreuses troupes de cygnes à têtes noires ; ça et là, dans les éclaircies des halliers, on voyait apparaître le museau pointu d'une vigogne qui, l'oreille droite et l'œil effaré, semblait humer l'air, et tout à coup disparaissait au loin en bondissant.

Le soleil se levait majestueusement à l'horizon, lorsqu'un bruit cadencé de sonnettes résonna dans un bois de pommiers et une *recua* — troupe — d'une dizaine de mules, guidée par

la *yegua madrina* — jument mère — et conduite par un arriero, déboucha dans la plaine.

Ces mules portaient divers objets de campement, des vivres, et quelques ballots d'habits et de linge.

À une vingtaine de pas derrière les mules, venait un groupe assez nombreux de cavaliers.

Arrivé sur le bord de la petite rivière dont nous avons parlé, l'arriero arrêta ses mules, et les cavaliers mirent pied à terre.

En un instant les ballots furent déchargés, rangés avec soin, de façon à former un cercle parfait au milieu duquel on alluma du feu.

Puis, au centre de ce camp improvisé, on dressa une tente en coutil, et les chevaux et les mules furent entravés.

Ces cavaliers, que sans doute nos lecteurs ont déjà reconnus, étaient don Tadeo, son ami, les Français, les Ulménès indiens, dona Rosario et trois domestiques.

Par une coïncidence étrange, en même temps qu'ils dressaient leur camp, sur le bord opposé de la rivière, juste en face d'eux, une autre caravane à peu près aussi nombreuse établissait le sien.

Celle-là avait pour chef dona Maria.

Comme cela arrive presque toujours, le hasard s'était plu, cette fois encore, à réunir d'irréconciliables ennemis qui ne se trouvaient séparés les uns des autres que par une distance d'une quinzaine de mètres tout au plus.

Mais était-ce bien le hasard ?

Don Tadeo ne se doutait pas de ce dangereux voisinage ; sans cela, il est probable qu'il aurait mis tout en œuvre pour l'éviter.

Il avait jeté un regard distrait sur la caravane établie en face de lui, et ne s'en était pas préoccupé davantage, car il était absorbé par des pensées d'un ordre bien autrement important.

Dona Maria, au contraire, savait parfaitement ce qu'elle faisait, et ce n'avait été qu'à bon escient qu'elle s'était placée où elle était.

Cependant, au fur et à mesure que la matinée s'avavançait, le nombre des voyageurs croissait dans la plaine ; vers neuf heures du matin, elle se trouva littéralement couverte de tentes.

Un espace libre avait seulement été réservé aux environs d'une antique chapelle à moitié ruinée, dans laquelle on devait célébrer la messe avant de commencer la cérémonie.

Les Puelches, descendus en grand nombre de leurs montagnes, avaient passé la nuit à faire de joyeuses libations autour de leurs feux de campement, bon nombre d'entre eux dormaient, dans un état complet d'ivresse ; cependant, aussitôt que l'on annonça l'arrivée du ministre de la République chilienne, tous se levèrent en tumulte et commencèrent à danser et à pousser des cris de joie.

D'un côté arrivait au grand trot le général Bustamente, entouré d'un brillant état-major, tout chamarré d'or et suivi d'une nombreuse troupe de lanceros, tandis que du côté opposé venaient au galop les quatre toquis araucans, suivis des principaux Ulménès de leur nation et d'une grande quantité de mosotones.

Ces deux troupes qui accouraient au devant l'une de l'autre, au milieu des vivats et des cris de joie de la foule, soulevaient d'épais nuages de poussière au milieu desquels elles disparaissaient.

Les Araucans surtout, qui sont d'excellents *ginetes*, expression usitée dans le pays pour désigner de bons cavaliers, se livraient à des excentricités équestres, dont les fantasias arabes dont, on fait tant de bruit, peuvent seules donner une lointaine idée, car elles sont bien innocentes en comparaison des incroyables tours de force qu'exécutent ces hommes qui semblent nés pour manier un cheval.

Les Chiliens avaient une allure plus grave dont ils se seraient affranchis avec joie, si le respect humain ne les avait pas retenus.

Aussitôt que les deux troupes furent en présence, les chefs

mirent pied à terre et se rangèrent, les Ulménés, armés de leurs longues cannes à pommes d'argent, derrière Antinahué, et les trois autres toquis et les Chiliens, derrière le général Bustamante.

C'était la première fois que le *Tigre Soleil* et le général se trouvaient face à face, aussi, ces deux hommes, également fourbes et ambitieux, et qui, du premier coup d'œil, s'étaient dévinés l'un l'autre, se considérèrent-ils avec une attention extrême.

Après avoir échangé quelques saluts, empreints d'une cordialité assez suspecte, les deux troupes rétrogradèrent chacune de quelques pas, pour livrer passage au commissaire général et aux quatre *capitanes de amigos* — capitaines amis. — Ces officiers sont ce qu'on appelle aux États-Unis, des *indianis-agents*, ils servent d'interprètes et d'agents aux Araucans pour le commerce et pour tout ce qui concerne les affaires avec les Chiliens.

Il est à remarquer que tous les Indiens parlent bien l'espagnol, mais ils ne veulent jamais s'en servir dans les réunions d'apparat; ces capitaines de amigos qui, pour la plupart, sont des sangs mêlés, sont très aimés et très respectés. Ceux-ci arrivaient amenant une vingtaine de mules chargées des cadeaux destinés par le président de la République aux principaux Ulménés.

Car il est à noter que lorsque les indiens traitent avec les chrétiens, ils ne reconnaissent rien d'arrêté tant qu'ils n'ont pas reçu de présents: c'est pour eux une preuve qu'on ne veut pas les tromper, ce sont des arrhes qu'ils exigent pour assurer le marché et leur prouver qu'on traite de bonne foi.

Les Chiliens, qui de longue main, malheureusement pour eux, sont habitués aux coutumes araucaniennes, n'avaient garde d'oublier cette condition importante.

Pendant que le commissaire général distribuait les présents, le général Bustamante se rendit avec son état-major à la chapelle, où un prêtre, venu exprès de Valdivia, célébra la messe.

Après la messe, les discours commencèrent dès que le ministre de la république et les quatre toquis des Uta-Mapus se furent donné l'accolade.

Ces discours, qui durèrent fort longtemps, se résumèrent des deux parts à s'assurer que l'on était satisfait de la paix qui régnait entre les deux peuples, et qu'on ferait tout ce qui serait nécessaire pour la maintenir le plus longtemps possible.

Nous devons faire observer, en faveur des deux interlocuteurs, qu'ils n'étaient pas plus sincères l'un que l'autre, et qu'ils ne pensaient pas un mot de ce qu'ils disaient, puisque, "in petto," ils avaient l'intention de se trahir le plus tôt possible.

Ils parurent cependant fort satisfaits de la comédie qu'ils jouaient, et ils la terminèrent en se donnant une dernière accolade, plus forte et plus chaleureuse que les précédentes, mais tout aussi fausse.

—Maintenant, dit le général, si mes frères les grands chefs consentent à me suivre jusqu'à la chapelle, nous planterons la croix.

—Non, répondit Antinahué avec un sourire mielleux, la croix ne doit pas être plantée devant le toldo de pierre.

—Pourquoi cela? demanda le général avec étonnement.

—Parce que, répliqua l'indien d'un ton de conviction, il faut que les paroles que nous avons échangées restent enterrées à l'endroit où elles ont été prononcées.

—C'est juste, fit le général en baissant la tête en signe d'assentiment, il sera fait ainsi que le désire mon frère.

Antinahué sourit avec orgueil.

—Ai-je bien parlé? hommes puissants? dit-il en regardant les Ulménés qui l'entouraient.

—Notre père, le toqui de l'Inapiré-Mapus, a bien parlé, répondirent les Ulménés.

les peones indiens allèrent alors prendre dans la chapelle, sur le sol de laquelle elle était étendue, une croix longue de trente pieds au moins, qu'ils apportèrent à l'endroit où les conférences avaient eu lieu.

Tous les chefs et les officiers chiliens se rangèrent autour; à une distance respectueuse les troupes formèrent un vaste cercle.

Après une pause d'un instant, dont le prêtre profita pour bénir la croix en un tour de main, avec cette vivacité et cette désinvolture qui distinguent le clergé espagnol en Amérique, elle fut plantée en terre.

Au moment où on allait recouvrir sa base, Antinahué s'interposa.

—Arrêtez, dit-il aux indiens armés de bêches, et se tournant vers le général: la paix est bien assurée entre nous, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

—Oui, répondit le général.

—Toutes nos paroles sont enterrées sous cette croix?

—Toutes.

—Recouvrez-la donc de terre alors, commanda-t-il aux peones, de peur qu'elles ne s'échappent et que la guerre ne s'allume entre nous.

Puis, lorsque cette cérémonie fut accomplie, Antinahué fit apporter un jeune agneau que le machi égorga auprès de la croix.

Tous les chefs indiens trempèrent leurs mains dans le sang encore chaud de l'animal palpitant, et bariolèrent la croix de signes hiéroglyphiques destinés à éloigner Guécubu, le mauvais génie, et empêcher les paroles de sortir de l'endroit où elles étaient enfouies.

Enfin, Araucans et Chiliens déchargèrent en l'air leurs armes à feu et la cérémonie fut terminée.

Alors le général Bustamante s'approcha du toqui de l'Inapiré-Mapus et passa son bras sous le sien, en lui disant d'une voix amicale:

—Mon frère Antinahué ne veut-il pas venir un instant dans ma tente, goûter un verre d'aguardiente de pisco et prendre le mat? il rendrait un ami heureux.

—Pourquoi ne le ferais-je pas? répondit le chef en souriant d'un ton de bonne humeur.

—Que mon frère m'accompagne!

—Allons.

Tous deux s'éloignèrent en causant entre eux de choses indifférentes se dirigeant vers la tente du général, qui avait été dressée à une portée de fusil de l'endroit où la cérémonie s'était accomplie.

Le général avait donné ses ordres d'avance, aussi tout était-il disposé pour recevoir magnifiquement l'hôte qu'il amenait, et auquel, pour la réussite de ses projets, il croyait avoir un si grand intérêt de plaire.

## VI

### L'ENLÈVEMENT

Pendant que s'accomplissait entre les Araucans et les Chiliens la cérémonie que nous venons de décrire, un événement terrible se passait non loin de là, sur les bords de la rivière, dans le camp de don Tadeo de Leon.

Les trois partis qui se partageaient le Chili, et prétendaient y commander, avaient, comme d'un commun accord, choisi le jour du renouvellement des traités pour lever le masque et donner à leurs affidés le signal de la révolte.

Don Tadeo, le Roi des ténèbres, qui craignait tout de dona Maria et des espions du général, avait consenti, bien qu'à regret, à ce que dona Rosario l'accompagnât dans la plaine pour assister à la cérémonie; il lui avait fait quitter le couvent des Ursulines et avait amené la jeune fille avec lui, intérieurement charmé d'un autre côté qu'elle ne se trouvât pas à Valdivia pendant les événements graves qui s'y préparaient.

Dona Rosario n'avait consulté que son amour dans la demande qu'elle avait adressée à son tuteur; le désir seul de voir quelques heures à la dérochée celui qui l'aimait, avait dicté sa conduite dans cette circonstance.

Don Tadeo, qui d'aucune façon n'aurait pu assister à la

cérémonie puisqu'il était contraint de se cacher, avait pris à part les deux français, dès que son camp avait été dressé.

Il était alors environ sept heures du matin, la foule commençait à affluer dans la plaine.

Le Roi des ténèbres jeta un regard soupçonneux aux environs, mais rassuré par la solitude complète qui régnait autour de lui, il se décida enfin à expliquer aux jeunes gens, étonnés de cette étrange manœuvre, ce que sa conduite avait d'insolite et de bizarre en apparence.

—Caballeros, leur dit-il, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, je ne vous ai jamais rien caché, vous savez tous mes secrets : aujourd'hui doit se décider la question de vie ou de mort à laquelle, depuis que j'existe, j'ai voué toutes les forces actives de mon âme. Je pars à l'instant, je retourne à Valdivia : c'est dans cette ville que le premier coup sera porté dans quelques heures au tyran, la lutte qui va s'engager sera terrible. Je n'ai pas voulu y exposer la jeune fille que vous connaissez et à laquelle déjà vous avez sauvé la vie, je la confie à l'un de vous, l'autre m'accompagnera jusqu'à la ville ; s'il m'arrivait malheur dans ce combat, je lui remettrais un papier qui vous apprendrait à tous deux quelles sont mes intentions et ce que vous devez faire de cette pauvre enfant, qui est mon bien le plus cher et dont je ne me sépare qu'avec une immense douleur. Lequel de vous, messieurs, consent à se charger pendant le temps de mon absence de la garde de dona Rosario ?

—Partez tranquille, don Tadeo, allez où le devoir vous appelle, répondit Louis d'une voix profonde ; je vous jure que moi vivant, aucun danger ne la menacera ni de loin ni de près, il faudra marcher sur mon cadavre pour arriver jusqu'à elle.

—Merci, don Luis, répondit le Cœur Sombre, ému de l'accent du gentilhomme, j'ai foi en votre parole, je sais que vous tiendrez votre serment quand même, du reste, dans quelques heures, j'espère être de retour, et puis ici, elle ne peut rien avoir à redouter.

—Je veillerai, répondit simplement le jeune homme.

—Merci encore une fois.

Don Tadeo quitta les jeunes gens et entra dans la tente où dona Rosario, couchée dans un hamac, se balançait doucement en rêvant, à l'arrivée de son tuteur, elle se leva vivement.

—Ne vous dérangez pas, je vous en supplie, chère enfant, fit don Tadeo en l'obligeant à reprendre sa première position, je n'ai que deux mots à vous dire.

—Je vous écoute, mon ami.

—Je viens vous faire mes adieux.

—Comment, vos adieux, don Tadeo ! s'écria-t-elle avec effroi.

—Oh ! rassurez-vous, peureuse, pour quelques heures seulement.

—Ah ! fit-elle avec un sourire de satisfaction.

—Mon Dieu, oui ! figurez-vous qu'il y a ici aux environs une grotte excessivement curieuse ; j'ai eu la maladresse ce matin d'en dire quelques mots devant don Valentin, et ce démon de français, ajouta-t-il avec un sourire, veut absolument que je l'y conduise, de façon que, pour me débarrasser de ses importunités, ma foi, j'ai fini par y consentir.

—Vous avez bien fait, dit-elle vivement, nous avons de grandes obligations à ces deux caballeros français, et ce que vous a demandé celui-ci était de si mince importance...

—Que j'aurais eu mauvaise grâce à le refuser, interrompit don Tadeo ; aussi ne l'ai-je pas fait. Nous allons donc partir tout de suite afin d'être plus tôt de retour ; ne vous ennuyez pas trop pendant notre absence, chère enfant.

—Je tâcherai, dit-elle d'un air distrait.

—Du reste, je vous laisse pour veiller sur vous don Luis, vous causerez tous deux et le temps passera plus vite.

La jeune fille rougit.

—Revenez bientôt, mon ami, dit-elle.

—Le temps d'aller et de revenir, pas davantage ; allons, adieu, chère enfant.

Don Tadeo sortit de la tente et rejoignit les jeunes gens.

—Adieu, don Luis, dit-il, venez-vous don Valentin ?

—Comment, si je viens ? répondit en riant le parisien ; Caramba ! je serais désespéré de manquer l'occasion que vous m'offrez, de juger si vous vous entendez aussi bien en révolutions que nous autres français.

—Eh ! nous sommes jeunes encore, répondit modestement don Tadeo, mais pourtant nous commençons à nous former, je vous l'assure.

—Louis, à bientôt, dit Valentin en serrant la main du gentilhomme, et se penchant à son oreille, il ajouta : Rends grâce à Dieu, tu le vois, il protège ton amour.

Le jeune homme ne répondit que par un soupir et un hochement de tête découragé.

Un péon avait amené les chevaux des deux chiliens et du français : tous trois se mirent en selle.

Les trois cavaliers enfoncèrent les éperons dans le ventre de leurs montures, et disparurent bientôt dans les hautes herbes et les méandres de la route.

Louis retourna au camp tout pensif.

Il était seul avec dona Rosario.

Les deux chefs indiens entraînés par la curiosité, s'étaient éloignés dans la direction de la chapelle, afin d'assister, mêlés à la foule, à la cérémonie.

Les arrieros et les peonos n'avaient pas tardé à les suivre.

La jeune fille s'était assise fêveuse sur un monceau de pelles—peaux de mouton teintes—devant la tente, et regardait sans les voir les nuages qui, chassés par une forte brise, couraient avec vitesse dans l'espace.

Dona Rosario était une charmante enfant de seize ans à peine, petite, frêle et délicate, mignonne dans toute sa personne, et dont les moindres gestes et les moindres mouvements avaient un attrait indéfinissable.

Beauté bien rare en Amérique, elle était blonde ; sa chevelure longue et soyeuse, avait la couleur des épis mûrs, ses yeux bleus, où se reflétait l'azur du ciel, avait cette expression mélancoliquement rêveuse qui n'appartient qu'aux anges et aux jeunes filles qui commencent à aimer ; son nez un peu aquilin, aux ailes roses, sa bouche un peu sérieuse, aux lèvres rouges, garnie de dents d'une blancheur éclatante, sa peau nacrée, d'une finesse extrême, achevaient d'en faire une délicieuse créature.

Le bruit des pas du jeune homme qui s'approchait l'arracha à sa rêverie ; elle tourna la tête de son côté et lui lança un regard empreint d'une ineffable tristesse, tandis qu'un faible sourire se jouait sur ses lèvres.

Le comte s'inclina respectueusement devant elle.

—C'est moi, lui dit-il, d'une voix basse et inarticulée.

—Je savais votre arrivée, répondit-elle d'une voix harmonieusement modulée, oh ! pourquoi êtes-vous revenu ?

—Ne m'en veuillez pas d'être près de vous de nouveau, j'ai voulu vous obéir, je suis parti, sans espoir, hélas ! de vous revoir jamais ; le destin en a décidé autrement.

Elle lui lança un long regard.

—Ma ! heureusement, continua-t-il avec un sourire triste, vous êtes pour quelques heures condamnée à souffrir ma présence.

—Je m'y résigne, dit-elle en lui tendant la main avec abandon.

Le jeune homme déposa un baiser brûlant sur la main moite et veloutée de la charmante enfant.

—Ainsi, nous voilà seuls, dit-elle avec enjouement en retirant sa main.

—Mon Dieu, oui, à peu près, répondit-il en se prêtant à son humour ; les chefs indiens et les peonos, emportés par la curiosité, se sont mêlés à la foule, ce qui nous procure un tête-à-tête.

—Au milieu de dix mille personnes, fit-elle en souriant.

—Ce sont les meilleurs, chacun s'occupe de ses affaires sans penser à celles des autres, et nous pouvons parler sans crainte d'être interrompus par des importuns.

—Oui, dit-elle avec un accent rêveur, c'est souvent au milieu de la foule que se trouve la plus grande solitude.

—Le cœur ne possède-t-il pas cette faculté si grande, de pouvoir s'isoler quand cela lui plaît pour se replier sur lui-même ?

—N'est ce pas souvent un malheur que cette faculté ?

—Peut-être ! fit elle avec un soupir.

—Mais comment se fait-il, dit-elle d'un ton mutin, pour changer la conversation qui devenait trop sérieuse, pardonnez cette curiosité à une jeune fille, que vous, que j'ai entrevu quelquefois à Paris pendant le trop court séjour que j'y ai fait, et qui jouissiez alors, si je ne me trompe, d'une position brillante, je vous retrouve si loin de votre pays ?

—Hélas ! madame, mon histoire est celle de beaucoup de jeunes gens et peut se résumer en deux mots : faiblesse et ignorance.

—Oui, ce n'est que trop vrai, cette histoire est à peu près celle de tout le monde, en Europe comme en Amérique.

En ce moment, un grand bruit se fit entendre au dehors du camp.

Dona Rosario et le comte causaient à l'entrée de la tente, ils étaient placés de façon à ne pouvoir pas voir ce qui se passait dans la plaine.

—Quel est ce bruit ? demanda la jeune fille.

—Probablement le tumulte de la fête qui arrive jusqu'à nous ; désirez-vous assister à cette cérémonie ?

—A quoi bon ? ces cris et ce tumulte me font peur.

—Cependant, je croyais que c'était vous qui aviez demandé à voir cette...

—Caprice de jeune fille, dit-elle, aussitôt passé que conçu.

—Mais l'intention de don Tadeo n'était-elle pas de...

—Qui peut connaître les intentions de don Tadeo ? interrompit-elle avec un sourire étouffé.

—Il paraît vous aimer beaucoup, hasarda Louis timide-ment.

—Parfois, je suis sur le point de le croire ; il a pour moi les attentions les plus délicates ; les soins les plus tendres ; puis, d'autres fois, il semble ne me supporter qu'avec peine, il me repousse, mes caresses le fatiguent.

—Singulière conduite, observa le comte, ce gentilhomme est votre parent, sans doute ?

—Je ne sais, répondit-elle ingénument ; lorsque, seule et pensive, je redescends dans mes jeunes années, j'ai comme un vague souvenir d'une femme belle et jeune, dont les yeux noirs me souriaient sans cesse, et dont les lèvres roses me comblaient de chauds baisers, puis, tout à coup, une obscurité complète se fait dans mon cerveau, la mémoire me manque totalement. Du plus loin, que je me rappelle, je ne trouve plus que don Tadeo veillant sur moi, partout et toujours, comme ferait un père sur sa fille.

—Mais, repartit le comte, peut-être en effet est-il votre père ?

—Oh ! non, non, il n'est pas mon père.

—Quelle certitude avez-vous de cela ?

—Écoutez, de même que toutes les jeunes filles, à mon insu, le besoin d'aimer un être qui me rattache à la vie se fait souvent sentir à mon cœur ; un jour, c'était après une longue et douloureuse maladie que je venais de faire, don Tadeo avait, jour et nuit, pendant plus d'un mois, veillé à mon chevet sans prendre un instant de repos ; heureux de me voir revenir à la vie, car il avait cru me perdre, il me souriait avec tendresse, baisait mon front et mes mains, enfin il paraissait en proie à la joie la plus vive. Oh ! lui dis-je, comme illuminée par une pensée subite, oh ! vous êtes mon père ! un père seul peut se dévouer avec cette abnégation pour son enfant, et, lui jetant les bras autour du cou, je cachai ma tête dans son sein en fondant en larmes. Don Tadeo se leva, son visage était couvert d'une pâleur livide, ses traits étaient horriblement contractés, il me repoussa durement et se mit à marcher à grands pas dans la chambre. Votre père, moi ! dona Rosario ! s'écria-t-il d'une voix sac-

cadée, vous êtes folle ! pauvre enfant ! ne répétez jamais ces paroles, votre père est mort, votre mère aussi, il y a longtemps, bien longtemps ; je ne suis pas votre père, entendez-vous, ne répétez jamais ce mot ! je suis votre ami seulement. Oui, votre père avant de mourir vous a confiée à ma garde, voilà pourquoi je vous élève, mais moi je ne suis même pas votre parent ! Son agitation était extrême ; il dit encore beaucoup d'autres choses dont je ne me souviens pas, puis il sortit ; hélas ! depuis ce jour je n'ai plus osé lui demander compte de ma famille.

Il y eut un silence.

Les deux jeunes gens réfléchissaient.

Le récit simple et touchant de dona Rosario avait vivement ému le comte.

Enfin il reprit la parole.

—Laissez-moi vous aimer, dona Rosario, lui dit-il d'une voix tremblante.

La jeune fille soupira.

—A quoi nous mènera cet amour, don Luis ? répondit-elle avec amertume, à la mort peut-être !

—Oh ! s'écria-t-il avec feu, elle serait la bienvenue si elle venait à cause de vous !

Au même instant plusieurs individus firent irruption dans la tente en poussant de grands cris.

D'un mouvement prompt comme la pensée, le comte se jeta devant la jeune fille un pistolet de chaque main.

Mais comme si le ciel avait voulu accomplir le souhait qu'il venait de former, avant même qu'il eût eu le temps de se mettre en défense, il roula sur le sol frappé de plusieurs coups de poignard.

Et tombant, il aperçut comme dans un rêve dona Rosario saisie brutalement par deux individus qui s'enfuirent en l'enlevant avec eux.

Alors, avec des efforts inouïs, le jeune homme se releva péniblement sur les genoux et parvint enfin à se redresser tout à fait.

Il aperçut les ravisseurs qui couraient vers leurs chevaux tenus en bride à quelque distance par un indien.

Le comte ajusta les misérables qui fuyaient, en criant d'une voix défaillante :

—Au meurtre ! au meurtre !

Et il fit feu.

Un des ravisseurs tomba en poussant une imprécation de rage.

Le jeune homme, épuisé par l'effort surhumain qu'il venait de faire, chancela comme un homme ivre, le sang bourdonna dans ses oreilles, sa vue se troubla et il roula inanimé sur le sol.

## VII

### LA PROTESTATION

Les trois voyageurs retournèrent à Valdivia avec une telle rapidité, qu'à peine s'ils mirent une heure et demie à franchir l'espace qui les séparait de la ville.

Ils croisèrent en chemin le général don Pancho Bustamente, qui se rendait à la cérémonie à la tête d'un détachement de lanceros et suivi d'un nombreux état-major.

Les Cœurs Sombres passèrent sans attirer l'attention.

Don Tadeo jeta un regard ironique à son ennemi.

—Voyez donc, dit-il avec un sourire railleur à don Gregorio, le général se croit déjà protecteur, quelle pose majestueuse il affecte !

—Eh ! fit don Gregorio en ricanant, entre la coupe et les lèvres, il sait pourtant qu'il y a place pour un malheur.

Dix heures sonnaient à l'instant où ils entraient dans Valdivia.

La ville était à peu près déserte, tous ceux que des affaires urgentes ne retenaient pas chez eux en avaient profité pour se rendre dans la plaine, où devaient être renouvelés les traités entre les Chiliens et les Araucans.

Cette cérémonie intéressait fort les habitants de la province, elle était pour eux une garantie de tranquillité pour l'avenir, c'est-à-dire la liberté de se livrer en toute sécurité à leurs transactions commerciales avec les indiens.

Plus que toutes les autres provinces du Chili, celle de Valdivia redoute les hostilités avec ses redoutables voisins, séparés entièrement du territoire de la république, livrée à ses propres forces, le moindre mouvement parmi les Moluchos anéantit son commerce.

Si les habitants paraissent avoir émigré pour la plupart, provisoirement s'entend, il n'en était pas de même des soldats ; la garnison nombreuse, puisqu'elle se composait, chose inouïe et qui ne s'était jamais vue en temps de paix, de quinze cents hommes, s'était encore accrue depuis deux jours, et principalement pendant la nuit précédente, de deux régiments de cavalerie et d'un bataillon d'artillerie.

A quoi bon un tel déploiement de forces que rien ne justifiait ?

Les quelques habitants demeurés dans la ville éprouvaient à ce sujet une vague inquiétude dont ils ne pouvaient se rendre compte.

Il est un fait singulier que nous voulons signaler ici, et pourtant nous nous chargeons de l'expliquer, car toujours il nous a paru inexplicable.

Lorsqu'un grand événement, quel qu'il soit, doit s'accomplir dans un pays, un pressentiment vague semble en avertir les habitants ; les hommes et les choses prennent un aspect étrange, la nature elle-même, s'associant à cette disposition des esprits, s'assombrit sensiblement ; un fluide magnétique court dans toutes les veines, une oppression pénible serre toutes les poitrines, l'atmosphère devient plus lourde, le soleil perd de son éclat, ce n'est qu'à voix basse que l'on se communique l'un à l'autre les impressions que l'on éprouve ; en un mot, il y a dans l'air un je ne sais quoi d'incompréhensible, qui dit à l'homme d'un ton lugubre :

—Prends garde, une catastrophe te menace !

Et cela est si vrai, ce pressentiment fatal est si général, que lorsque l'événement a eu lieu, que la crise est passée, chacun s'écrie instinctivement :

—Je le sentais !...

Nul, cependant, n'aurait pu dire pourquoi il prévoyait le cataclysme.

C'est que le sentiment de la conservation, que Dieu a déposé dans le cœur de l'homme, ce sentiment qui fait sa sauvegarde, est tellement fort, que lorsqu'un danger s'approche de lui, il lui crie immédiatement :

—Gare !

Valdivia était en ce moment affaissée sous le poids d'une appréhension inconnue.

Les rares bourgeois restés dans la cité se hâtaient de regagner leurs demeures.

De nombreuses patrouilles de cavalerie et d'infanterie parcouraient les rues dans tous les sens. Les canons roulaient avec un bruit sinistre, et allaient prendre position aux angles des places principales.

Au *cabildo*—maison de ville—une foule d'officiers et de soldats entraient et sortaient d'un air affairé.

Des estafettes se succédaient sans cesse, et après avoir remis les ordres dont elles étaient chargées, repartaient ventre-à-terre.

Cependant, aux coins des rues, des hommes couverts de grands manteaux, le chapeau rabattu sur les yeux, haranguaient les ouvriers et les marins du port, et formaient des groupes qui, d'instant en instant, se faisaient plus épais.

Dans ces groupes, on commençait à voir briller des armes, des canons de fusils, des baïonnettes, et des fers de lances reluisaient au soleil.

Quand ces hommes mystérieux supposaient avoir accompli à un endroit la tâche qu'ils s'étaient imposée, ils allaient à un autre.

Immédiatement après leur départ, derrière eux, comme par

enchantement, des barricades s'improvisaient et interceptaient le passage.

Dès qu'une barricade était terminée, une sentinelle aux traits énergiques, un ouvrier les bras nus, mais dont la main calleuse brandissait un fusil, une hache ou un sabre, se plaçait à son sommet, et criait au large à tous ceux qui voulaient s'approcher.

En entrant dans la ville, don Tadeo et ses compagnons se trouvèrent complètement barricadés.

Don Tadeo sourit avec triomphe.

Les trois hommes franchirent au galop les barricades qui s'ouvrirent devant eux.

Les sentinelles les saluaient au passage.

Nous avons oublié de dire que tous trois étaient masqués.

Il y avait quelque chose de saisissant dans la marche de ces trois fantômes, devant lesquels tous les obstacles s'abaissaient.

Si parfois, en les apercevant, un bourgeois attardé se hasardait à demander timidement quels étaient ces hommes masqués, il recevait pour réponse :

—C'est le Roi des ténèbres et ses lieutenants !

Et le bourgeois, frissonnant de terreur, se signait dévotement et s'enfuyait épouvanté.

Les trois hommes arrivèrent ainsi à l'entrée de la place Mayor.

Là, deux pièces de canon en batterie leur barrèrent le passage.

Les artilleurs étaient auprès de leurs pièces, ils attendaient mèche allumée.

Don Tadeo fit un signe.

L'officier qui commandait s'approcha de lui.

Don Tadeo se pencha sur le cou de son cheval, et dit à voix basse quelques mots à l'officier.

Celui-ci salua respectueusement, et, se tournant vers ses soldats :

—Laissez passer ces messieurs, fit-il.

Dans toutes les villes de l'Amérique espagnole, il y a une fontaine monumentale au centre de la place Mayor.

Ce fut vers cette fontaine que don Tadeo conduisit ses compagnons.

Une centaine d'individus épars çà et là, et qui paraissaient l'attendre, se réunirent à son approche.

—Eh bien, demanda don Tadeo à Valentin, comment trouvez-vous notre promenade ?

—Ra...issante ! répondit celui-ci, seulement, je crois que les coups ne tarderont pas à pleuvoir, et que bientôt nous entendrons siffler les balles.

—Je l'espère, dit froidement le conspirateur.

—Ah ! fit le jeune homme, eh bien, tout est pour le mieux, alors.

—Vous allez assister à un spectacle intéressant, soyez tranquille.

—Oh ! je m'en rapporte à vous pour cela ! C'est égal, je suis content de ne pas avoir manqué cette occasion.

—N'est-ce pas ?

—Ma foi oui ! C'est étonnant comme on s'instruit en voyageant, ajouta-t-il en forme de parenthèse.

Les individus réunis auprès de la fontaine les entourèrent avec toutes les marques du plus profond respect.

Ceux-là étaient les fidèles, les Cœurs Sombres, sur lesquels on pouvait entièrement compter.

—Messieurs, dit don Tadeo, la lutte va bientôt commencer, je veux enfin que vous me connaissiez, et que vous sachiez quel est l'homme qui vous commande, et il jeta son masque loin de lui.

Un frémissement d'enthousiasme parcourut les rangs des conjurés.

—Don Tadeo de Leon ! s'écrièrent-ils avec un étonnement mêlé d'une espèce de vénération pour cet homme qui avait souffert pour la cause commune.

—Oui, messieurs, répondit don Tadeo de Leon, celui que

les sicaires du tyran avaient condamné à mort, et que Dieu a miraculeusement sauvé, afin d'être aujourd'hui l'instrument de sa vengeance.

Tous les conjurés se pressèrent tumultueusement autour de lui.

Ces hommes aux impressions spontanées, essentiellement superstitieux, ne doutaient plus de la victoire, puisqu'ils avaient à leur tête que Dieu, dans leur croyance, avait si manifestement sauvegardé.

Don Tadeo comptait intérieurement sur cette manifestation pour augmenter encore le prestige dont il jouissait ; le résultat avait répondu à son attente.

— Chacun est-il à son poste ? demanda-t-il.

— Oui.

— Les armes et les munitions sont distribuées ?

— À tout le monde.

— Toutes les barricades faites ? toutes les portes de la ville gardées ?

— Toutes.

— C'est bien. Maintenant attendez.

Le calme se retablit.

Tous ces hommes connaissaient depuis longtemps don Tadeo, ils appréciaient son caractère à sa juste valeur ; déjà ils lui avaient voué une amitié sans bornes : maintenant qu'ils savaient que le Roi des ténèbres et don Tadeo étaient la même personne, ils étaient prêts à se faire tuer pour lui.

La nouvelle de la reconnaissance qui venait d'avoir lieu sur la place s'était répandue dans toute la ville avec la rapidité d'une trainée de poudre, et avait encore ajouté à la fermentation qui régnait.

Pendant les quelques mots échangés entre le chef des conjurés et ses acolytes, un régiment d'infanterie s'était rangé en bataille devant le cabildo, flanqué à droite et à gauche par deux escadrons de lanceros.

— Attention, commanda don Tadeo.

Un frémissement d'impatience parcourut les rangs des hommes groupés autour de lui.

— Eh ! eh ! murmura Valentin avec ce ricanement moqueur qui lui était particulier, cela se dessine ; Caramba ! nous n'allons patarder à nous amuser.

Les portes du cabildo s'ouvrirent avec fracas.

Un général, suivi d'un brillant état-major, prit place au haut des marches du grand escalier, puis parurent plusieurs sénateurs en grand costume qui se groupèrent auprès de lui.

Sur un signe du général, un roulement de tambours se fit attendre.

Lorsque le silence fut complet, un sénateur, qui tenait à la main un rouleau de papier, fit quelques pas en avant et se prépara à lire.

— Bah ! fit le général en l'arrêtant par le bras, pourquoi perdre votre temps à lire tout ce fatras ? laissez moi faire.

Le sénateur, qui intérieurement ne demandait pas mieux que d'être dispensé de la commission épineuse dont il s'était chargé à son corps défendant, roula ses papiers et se retira en arrière.

Le général se campa fièrement sur la hauche, appuya la pointe de son épée sur le sol et dit d'une voix haute, qui fut parfaitement entendue de tous les coins de la place :

— Peuples de la province de Valdivia, le Sénat souverain, réuni en congrès à Santiago de Chile, à pris à l'unanimité les résolutions suivantes : 1o. Les divers provinces de la République chilienne composeront des Etat indépendants réunis sous le titre de Confédération des Etats-Unis de l'Amérique du Sud ; 2o. le vaillant et très excellent général don Pancho Bustamente a été élu Protecteur de la Confédération chilienne ; peuple ! criez avec moi : Vive le Protecteur don Pancho !

Les officiers, pressés autour du général et les soldats rangés sur la place, crièrent à pleins poumons :

— Vive le Protecteur !

Le peuple resta muet.

— Hum ! murmura le général à part lui, il n'y a pas un bien grand enthousiasme.

Un homme sortit alors du groupe réuni autour de la fontaine et s'avança résolument jusqu'à vingt pas des soldats.

Cet homme était don Tadeo de Leon ; son visage était calme, sa démarche assurée et tranquille.

Il fit un signe.

— Que voulez-vous ? lui cria le général.

— Répondre à votre proclamation, répondit intrépidement le chef des Cours Sombres.

Parlez ! je vous écoute, fit le général.

Don Tadeo s'inclina en souriant.

— Au nom du peuple chilien, dit-il d'une voix claire et accentuée, le Sénat de Santiago de Chile, composé de créatures vendues au tyran, est déclaré traître à sa patrie !

— Qu'osez-vous dire, misérable ? s'écria le général avec colère.

— Pas d'insultes et laissez-moi terminer la réponse que j'ai à vous faire, répondit froidement don Tadeo.

Le général, dominé malgré lui par le courage héroïque de cet homme qui, seul, sans armes devant une triple rangée de fusils dirigés sur sa poitrine, osait parler de ce ton haut et ferme ! vaincu par cet ascendant qu'exerce toujours un grand caractère, mordait avec rage le pommeau de son épée.

— Au nom du peuple, continua don Tadeo, toujours calme et impassible, don Pancho Bustamente est déclaré traître à la patrie, et, comme tel, déchu de ses titres et de son pouvoir. Vive la Liberté ! vive le Chili !

— Vive la Liberté ! vive le Chili ! s'écrièrent avec élan tous les hommes du peuple réunis sur la place.

— Oh ! c'est trop d'audace, s'écria le général blême de fureur ; soldats, arrêtez ce rebelle.

Des soldats se précipitèrent ; mais plus prompts que la pensée, don Gregorio et Valentin s'étaient élancés vers lui et l'avaient entraîné avec eux au milieu du groupe.

— Cordieu ! s'écria Valentin en lui serrant les mains à les lui briser, vous êtes un rude homme, vous ! je vous aime !

Cependant le général, outré de colère en voyant son ennemi lui échapper, commanda le silence.

— Au nom du Protecteur, dit-il, livrez immédiatement ce rebelle.

Des sifflets et des huées seuls lui répondirent.

— Feu ! commanda le général qui, devant cette manifestation injurieuse, comprit qu'il n'y avait plus aucune mesure à garder.

Les fusils s'abaissèrent et une décharge formidable éclata comme un coup de tonnerre.

Plusieurs hommes tombèrent tués ou blessés.

— Vive le Chili ! vive la Liberté ! à bas l'Oppresseur ! cria le peuple en s'armant de tout ce qu'il trouvait sous la main.

Une seconde décharge éclata, suivie presque aussitôt d'une troisième.

Le sol fut en un instant jonché de morts et de mourants.

Les patriotes ne firent pas un mouvement pour se disperser ; au contraire, sous le feu incessant des soldats, ils organisèrent la résistance et bientôt répondirent par quelques coups de fusil aux feux de peletons incessants qui les décimaient.

Désormais la lutte était engagée ; la révolution commençait.

— Hum ! murmura tristement le général, je me suis chargé là d'une bien mauvaise mission.

Mais soldat avant tout et doué au plus haut degré de cette obéissance passive qui distingue ceux qui ont vieilli sous le harnais, il se prépara à châtier sévèrement les insurgés ou à mourir bravement à son poste.

Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, par crainte que le général Bustamente s'était absenté de Valdivia au moment où un de ses lieutenants le proclamait si audacieusement du haut des marches du cabildo, devant la foule atterrée ; le général Bustamente était un de ces soldats d'aventure que

On rencontre tant en Amérique, habitué à jouer sa vie sur un coup de dé ne redoutant rien au monde pour arriver à l'accomplissement de ses projets. Il avait espéré, grâce aux forces qu'il avait concentrées dans cette province reculée de la République, que les habitants pris à l'improviste ne feraient qu'une résistance insignifiante, et qu'il pourrait joindre ses troupes à celles d'Antinahuel, traverser au pas de course l'Araucanie, s'emparer de la province de Concepcion, et de là, en faisant la boucle de neige et en entraînant ses compagnons à sa suite, arriver à Santiago assez à temps pour prévenir tout mouvement et obliger les habitants de la capitale à accepter, comme un fait accompli, le changement de gouvernement inauguré par lui dans les provinces éloignées de la République.

Ce plan ne manquait ni d'audace, ni même d'une certaine habileté, il offrait de grandes chances de succès; infortuné pour le général Bustamante, les Cœurs Sombres, dont les espions se trouvaient partout, avaient éventé ce projet et l'avaient contreminé, en profitant de l'occasion que leur ennemi leur offrait de démasquer leurs batteries.

Nous avons vu dans quelles conditions la lutte s'était engagée à Valdivia entre les deux partis.

Le général, qui ignorait encore ce qui s'était passé, était dans une sécurité complète.

Une fois seul dans sa tente avec Antinahuel, il laissa retomber derrière lui le rideau qui la fermait, et invita d'un geste le toqui à prendre un siège.

—Asseyez-vous, chef, lui dit-il, nous avons à causer.

—Je suis aux ordres de mon père blanc, répondit l'Indien en s'inclinant.

Le général examinait attentivement cet homme qui était novant lui; il cherchait à démêler sur son visage les divers sentiments qui l'agitent; mais les traits du chef semblaient de marbre, aucune impression ne venait s'y réfléchir.

—Parlons franchement et loyalement, en amis qui ne demandent pas mieux que de s'entendre, dit-il.

Antinahuel s'inclina avec réserve, à cet appel à la franchise.

Le général poursuivit :

—En ce moment, le peuple de Valdivia m'acclame Protecteur d'une Confédération nouvelle formée entre tous les États.

—Bon ? fit le chef en hochant la tête d'un air de douceur, mon père en est sûr ?

—Certes les Chiliens sont fatigués des continuelles agitations qui troublent le pays; ils m'ont obligé à me charger d'un lourd fardeau; mais je me dois à mon pays et je ne tromperai pas l'espoir que mes compatriotes placent en moi.

Ces paroles furent prononcées d'un ton d'hypocrite abnégation, dont l'Indien ne fut nullement dupe.

Un sourire plissa une seconde les lèvres du chef; le général ne parut pas s'en apercevoir.

—Bref, continua-t-il en quittant le ton doux et conciliant qu'il avait eu jusqu'alors, pour prendre une voix brève et sèche, êtes-vous prêt à tenir vos engagements ?

—Pourquoi ne les tiendrais-je pas ? répondit l'Araucan.

—Vous marcherez avec moi pour assurer la réussite de mes projets ?

—Que mon père ordonne, j'obéirai.

Cette facilité du chef déplut au général.

—Voyons, reprit-il avec colère, finissons-en, je n'ai pas le temps de lutter de finesse avec vous, et de vous suivre dans toutes vos circonlocutions indiennes.

—Je ne comprends pas mon père, répondit impassiblement Antinahuel.

—Nous n'en finirons jamais, chef, dit le général en frappant du pied, si vous ne voulez pas me répondre catégoriquement.

—J'écoute mon père, qu'il interroge, je répondrai.

—Combien pouvez-vous mettre d'hommes sous les armes d'ici à vingt-quatre heures ?

—Dix mille, fit le chef avec orgueil.

—Tous guerriers expérimentés ?

—Tous.

—Qu'exigez-vous pour me les donner ?

—Mon père le sait.

—J'accepte toutes vos conditions, excepté une.

—Laquelle ?

—Celle de vous abandonner la province de Valdivia.

—Mon père ne va-t-il pas regagner cette province d'un autre côté ?

—Comment cela ?

—Ne dois-je pas aider mon père à conquérir la Bolivie ?

—Oui.

—Eh bien ?

—Vous vous trompez, chef, ceci n'est plus la même chose, je puis augmenter le territoire chilien, mais l'honneur me défend de l'amoindrir.

—Que mon père réfléchisse, la province de Valdivia était anciennement un Utal-Mapus araucan.

—C'est possible, chef, mais à ce compte-là, tout le Chili était araucan avant la découverte de l'Amérique.

—Mon père se trompe.

—Je me trompe ?

—L'Incus Sinchiroca avait, cent ans auparavant, conquis la terre chilienne jusqu'au Rio-Maule.

—Vous connaissez bien l'histoire de votre pays, chef ! observa le général.

—Est-ce que mon père ne connaît pas l'histoire du sien ?

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, acceptez-vous, oui ou non, mes propositions ?

Le chef parut réfléchir un instant.

—Eh bien, répondez, reprit le général, le temps presse.

—C'est juste, alors je vais réunir un *auca coyog*—conseil—composé des Apo-Ulmènes et des Ulmènes de ma nation, et je lui soumettrai les paroles de mon père.

Le général réprima avec peine un geste de colère.

—Vous plaisantez sans doute, chef, dit-il, vos paroles ne sont pas sérieuses ?

—Antinahuel est le premier toqui de sa nation, répondit l'Indien avec hauteur, il ne plaisante jamais.

—Mais c'est sur-le-champ, dans quelques minutes, qu'il faut que vous me donniez votre réponse, s'écria le général; qui sait si avant une heure nous ne serons pas obligés de marcher en avant ?

—De même que mon père, mon devoir est d'accroître le territoire de mon peuple.

On entendit le galop d'un cheval qui s'approchait; le général s'élança vers l'entrée de la tente où un officier d'ordonnance venait de paraître.

Cet officier avait le visage couvert de sueur, quelques taches de sang marbraient çà et là son uniforme.

—Général ! dit-il d'une voix haletante.

—Silence ! s'écria celui-ci en lui désignant le chef, indifférent en apparence, mais qui suivait avec attention tous ses mouvements.

Le général se tourna vers Antinahuel.

—Chef, lui dit-il, j'ai des ordres à donner à cet officier, ordres pressés, si vous me le permettez, nous reprendrons notre entretien dans un moment ?

—Bon, répondit le chef, que mon père ne se gêne pas, j'ai le temps d'attendre, moi.

Et après s'être incliné il sortit lentement de la tente.

—Oh ! dit à part soi le général, démon ! si quelque jour je te tiens dans mes mains !... Mais, s'apercevant que la colère l'emportait trop loin, il se mordit les lèvres et se tourna vers l'officier demeuré immobile. Eh bien ! Diego, lui dit-il, quelles nouvelles, sommes-nous vainqueurs ?

L'officier secoua la tête.

—Non, répondit-il, le peuple, excité par ces démons incarnés de Cœurs Sombres, s'est mutiné.

—Oh ! s'écria le général, je ne parviendrai donc jamais à les écraser ! Quo s'est-il passé ?

—Le peuple a fait des barricades, don Tadeo de Leon est à la tête du mouvement.

—Don Tadeo de Leon ! fit le général.  
 —Oui, celui qui a été si mal fusillé.  
 —Oh ! c'est une guerre à mort !  
 —Une partie des troupes, entraînée par ses officiers vendus aux Coeurs Sombres, est passée de leur côté, à cette heure on se bat dans toutes les rues de la ville avec un acharnement inouï. J'ai dû traverser une grêle de balles pour venir vous avertir.

—Nous n'avons pas un instant à perdre.  
 —Non, car, bien que les soldats qui vous sont restés fidèles se battent comme des lions, je dois vous dire qu'ils sont serrés de près.

—Malédiction ! s'écria le général, je ne laisserai pas pierre sur pierre dans cette ville maudite.

—Oui, mais d'abord, il nous la faut reconquérir tout entier, et c'est une rude besogne, général, je vous jure, répondit le vieux soldat qui avait toujours conservé son franc parler.

—C'est bon ! c'est bon ! fit Bustamente ; qu'on sonne le boute selle, chaque cavalier prendra un fantassin en croupe. Don Pancho Bustamente était en proie à un accès de fureur inouïe.

Pendant quelques instants, il tourna dans la tente comme une bête fauve dans sa cage ; cette résistance imprévue, malgré les mesures de précaution qu'il avait prises, l'exaspérait. Tout à coup on leva le rideau de la tente.

—Qui est là ? cria-t-il. Ah ! c'est vous, chef, eh bien, que direz-vous, enfin ?

—J'ai vu sortir le chef, et j'ai pensé que peut-être mon père ne serait pas fâché de me voir, répondit celui-ci de sa voix cauteleuse.

—C'est juste, vous avez raison, je suis en effet charmé de vous voir, oubliez ce que nous avons dit, chef j'accepte toutes vos conditions, êtes vous satisfait, cette fois ?

—Oui. Même celle de Valdivia ?

—Celle-là surtout ! fit le général avec une rage sourde et concentrée.

—Ah !

—Oui, et comme cette province est révoltée pour que je vous la donne, il faut que je la fasse rentrer dans le devoir, n'est-ce pas ?

—En effet !

—Eh bien ! comme j'ai à cœur de remplir loyalement tous les engagements que je prends envers vous, je vais immédiatement marcher contre elle. Voulez-vous m'aider à la soumettre ?

—C'est trop juste, puisque je travaillerai pour moi.

—Combien avez vous de cavaliers sous la main ?

—Douze cents.

—Bien ! fit le général, c'est plus qu'il ne nous en faut.

Diego disparut.

—Les troupes sont prêtes, elles n'attendent plus que les ordres de votre excellence, général, dit-il.

—En selle, alors ! partons ! partons ! et vous, chef, m'accompagnez-vous ?

—Que mon père parte ! mes mosotomes et moi nous marcherons dans ses pas.

Dix minutes plus tard, le général Bustamente reprenait au galop avec tous ses soldats, le chemin de Valdivia.

Antinahuel le suivit quelque temps des yeux avec attention, puis il rejoignit ses Umuénes, en disant entre ses dents.

—Laissons un peu ces Moro Huincas s'entre détruire, il sera toujours temps de se mettre de la partie !

## VIII

## DANS LA MONTAGNE

Dona Rosario sentit une telle frayeur et un si grand saisissement s'emparer d'elle, quand elle vit tomber sous le poignard d'assassins inconnus le comte de Prébois Crancé, qu'elle s'évanouit.

Lorsqu'elle reprit ses sens, la nuit était noire.

Pendant quelques instants ses pensées confuses tourbillonnèrent dans son cerveau, elle chercha mais longtemps en vain, à renouer le fil si brusquement rompu de ses idées. Enfin la lumière se fit dans son esprit, elle poussa un profond soupir et murmura d'une voix basse et pleine de terreur.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

Alors elle ouvrit les yeux, et elle jeta autour d'elle un regard désolé.

Nous l'avons dit, la nuit était noire, mais ce qui rendait encore les ténèbres plus épaisses pour la jeune fille, c'est qu'une lourde couverture était étendue sur elle et couvrait son visage.

Alors, avec cette patience qui caractérise tous les prisonniers, et qui n'est chez eux que l'instinct de la liberté, la pauvre enfant chercha à se rendre compte de sa position.

Autant qu'elle put en juger, elle était tout de son long étendue sur le dos d'une mule entre deux ballots ; une corde passée autour de sa ceinture l'empêchait de se lever, mais ses mains étaient libres.

La mule avait ce trot dur et irrégulier, particulier à son espèce, qui faisait à chaque pas horriblement souffrir la jeune fille.

On avait jeté sur elle une couverture de cheval, afin, sans doute, de la garantir de l'abondante rosée de la nuit, ou peut-être pour l'empêcher de reconnaître la route qu'elle suivait.

Dona Rosario fit doucement, et en employant les plus grandes précautions, glisser la couverture afin de dégager son visage, après quelques efforts, sa tête fut complètement libre.

Alors elle regarda.

Les ténèbres étaient épaisses.

La lune, incessamment voilée par des nuages qui passaient sur son disque blafard, ne répandait à de rares intervalles qu'une lueur faible et incertaine.

En levant doucement la tête, la jeune fille distingua plusieurs cavaliers qui marchaient derrière et devant la mule qui la portait.

Autant qu'il lui fut possible de le reconnaître, à cause de l'obscurité qui l'enveloppait, ces cavaliers étaient des Indiens.

La caravane assez nombreuse, — elle paraissait se composer d'une vingtaine d'individus, — suivait un sentier étroit, profondément encaissé entre deux montagnes abruptes, dont les masses rocheuses, en se reflétant sur la route, augmentaient encore les ténèbres.

Ce sentier montait en pente assez douce ; les chevaux et les mules, probablement fatigués d'une longue course, marchaient au pas. La jeune fille, à peine remise de son évanouissement, n'avait pu apprécier le temps qui s'était écoulé depuis son enlèvement ; cependant, en rassemblant ses souvenirs, et se rappelant à quelle heure elle avait été victime de ce rapt odieux, elle calcula que douze heures environ s'étaient écoulées depuis qu'elle était prisonnière.

Vaincue par l'effort qu'elle avait été contrainte de faire pour regarder autour d'elle, la pauvre enfant laissa retomber sa tête en étouffant un soupir de découragement, et, fermant les yeux comme pour s'isoler encore davantage, elle se plongea dans de tristes et profondes méditations.

Elle ignorait au moins avec qui elle se trouvait.

Bien des fois, il est vrai, don Tadeo lui avait parlé d'un ennemi terrible, acharné à sa perte, d'une femme dont la haine veillait sans cesse, prête à la sacrifier à la première occasion favorable.

Mais cette femme, qui était-elle ?

Quelle était la cause de cette haine ?

Était-ce aux mains de cette femme qu'elle se trouvait en ce moment ?

Et si cela était, pourquoi ne l'avait-elle pas sacrifiée déjà à cette vengeance ?

Pour quel motif sa vie avait-elle été épargnée ?

À quel supplice était-elle donc réservée ?

Ces pensées, et bien d'autres encore, venaient en foule assaillir l'esprit bourrelé de la jeune fille.

Cette incertitude était pour elle une torture atroce, en ce moment la vérité eût été pour elle presque une consolation. L'homme est ainsi fait, que ce qu'il redoute le plus est l'inconnu.

Ce qu'il ignore prend instinctivement, aux yeux prévenus de celui qu'un danger terrible menace, des proportions gigantesques plus effrayantes mille fois que ce danger même.

L'imagination malade se crée aux fantômes que la réalité, quelque horrible qu'elle soit, fait évanouir.

En un mot, le patient qui marche au supplice souffre plus des appréhensions que lui donne la crainte de la mort qui l'attend, que ne lui en causera la douleur physique de cette mort elle-même.

Telle était, à cette heure, la situation de dona Rosario ; son esprit, chargé d'inquiétudes et de sombres pressentiments, lui faisait redouter des souffrances sans nom, dont la pensée seule glaçait le sang dans ses veines.

La caravane marchait toujours.

Elle était sortie du ravin, et gravissait un sentier tracé sur le bord d'un précipice, au fond duquel on entendait gronder, avec de sourds murmures, une eau invisible.

Parfois, une pierre à demi écrasée sous le sabot d'une mule, se détachait, roulait avec un bruit sinistre sur le flanc de la montagne, elle allait s'engloutir dans le gouffre avec un grondement lugubre qui montait de l'abîme.

Le vent sifflait au travers des pins et des mélèzes, dont les branches s'entre-choquaient et faisaient pleuvoir un déluge de feuilles sèches sur les voyageurs.

Parfois, le hibou ou la chouette, cachés dans les creux des rochers, élevaient dans la nuit leurs notes plaintives qui rompaient tristement le silence.

Des aboiements furieux se firent entendre dans l'éloignement ; peu à peu ils se rapprochèrent et finirent par former un effroyable concert entrecoupé par des voix aigres de femmes et d'enfants qui essayaient de les calmer ; des lumières étincelèrent et la caravane s'arrêta.

On était évidemment arrivé à la halte choisie pour passer le reste de la nuit.

La jeune fille jeta avec précaution un regard inquiet autour d'elle.

Mais la flamme des torches, remuée par le vent, ne lui permit de distinguer que les silhouettes sombres de quelques mures, et les ombres de plusieurs individus qui s'agitaient autour d'elle avec des cris et des rires.

Rien de plus.

Les gens de l'escorte s'occupaient, avec force cris et juréments, de desseller les chevaux et de décharger les mules, sans paraître songer en aucune façon à la jeune fille.

Un assez long espace de temps s'écoula.

Dona Rosario ne savait à quoi attribuer cet oubli incompréhensible.

Enfin, elle senti qu'un individu prenait la mule par la bride, et elle entendit crier d'une voix rauque :

— *Arrea* / ce mot avec lequel les arrieros ont l'habitude d'exciter leurs animaux.

Elle s'était donc trompée ? ce n'était donc pas là qu'elle devait s'arrêter ?

Mais alors que signifiait cette halte ?

Pourquoi une partie de l'escorte l'abandonnait-elle ?

Son incertitude ne fut pas de longue durée cette fois, au bout de dix minutes au plus la mule s'arrêta de nouveau.

L'homme qui la conduisait s'approcha de dona Rosario.

Cet homme, revêtu du costume des *huasos* — campagnards chiliens — avait sur la tête un vieux chapeau de paille de Panama, dont les larges ailes rabattues sur son visage empêchaient de distinguer ses traits.

À l'aspect de cet individu, la jeune fille éprouva malgré elle un frisson de terreur.

Le paysan, ou soi-disant tel, sans lui adresser une parole, retira la couverture qui la couvrait, dénoua la corde qui lui ceignait la ceinture, et, la prenant dans ses bras avec autant

de facilité que si c'eût été un enfant, il la porta toute frémissante de peur dans une cabane qui s'élevait solitaire à quelques pas, et dont la porte toute grande ouverte semblait les inviter à entrer.

L'intérieur de cette cabane était obscur

La jeune fille fut déposée sur le sol avec une précaution et un soin auxquels elle était loin de s'attendre.

Au moment où cet homme la laissait glisser sur la terre il pencha sa tête vers elle, et, d'une voix faible comme un soufflé, il glissa ces mots à son oreille :

— Courage et espoir !

Et se relevant vivement il sortit en toute hâte de la cabane, dont il referma la porte derrière lui.

Dès qu'elle fut seule, dona Rosario se redressa : d'un bond elle se trouva debout.

Les deux mots que lui avait jetés l'inconnu avaient suffi pour lui rendre sa présence d'esprit et lui ôter toutes ses terreurs.

L'espoir, cette panacée universelle, ce bien suprême que Dieu, dans son inépuisable miséricorde, a donné aux malheureux pour les aider à souffrir, était subitement rentré dans son cœur, alors elle redevint forte et prête à engager la lutte contre ses ennemis inconnus.

Elle savait à présent qu'un ami veillait dans l'ombre sur elle, que, le cas échéant, son appui ne lui manquerait pas ; aussi, ce fut non avec crainte, mais presque avec impatience, qu'elle attendit que ses ravisseurs lui signifiasent leurs volontés.

Le lieu où elle était enfermée était plongé dans une obscurité complète. Dans les premiers moments ce fut en vain qu'elle essaya de distinguer quelque chose dans ce chaos ; mais peu à peu ses yeux s'accoutumèrent aux ténèbres, et, en face d'elle, elle aperçut une faible lueur qui filtrait entre les ais mal joints d'une porte.

Alors, avec précaution, pour ne pas éveiller l'attention des gardiens invisibles qui peut-être la surveillaient, elle tendit les bras en avant pour éviter de se choquer contre quelque obstacle qu'elle ne pouvait voir, et s'avança à pas de loup, en prêtant l'oreille au moindre bruit, du côté où brillait cette lueur, lumière qui l'attirait instinctivement comme la flamme attire les papillons imprudents dont elle brûle les ailes.

Plus elle approchait, plus cette lueur devenait distincte, un bruit de voix arrivait jusqu'à elle.

Enfin, ses bras étendus touchèrent la porte, elle se pencha en avant et mit son œil au niveau de la fente.

Elle étouffa un cri de surprise, et, comme en ce moment la conversation un instant interrompue recommençait, elle écouta.

## IX

## AUX AGUETS

Ce qu'elle entendait, ce qu'elle voyait surtout, devait en effet intéresser puissamment dona Rosario.

Dans une salle assez vaste, faiblement éclairé par une de ces chandelles jaunes que les Chiliens nomment *velas de cebo*, attachées au mur au moyen de graisse figée, une femme encore jeune, fort belle, vêtue d'un habit de cheval d'une grande richesse était assise sur un fauteuil d'ébène recouvert de cuir de Cordoue ; de la main droite, elle agita un *chicote* — cravache — à pomme d'or ciselée, et parlait avec une certaine animation à un homme qui se tenait respectueusement debout devant elle, la chapeau à la main.

Cet homme, autant que dona Rosario put le conjecturer, était le même qui l'avait enfermée dans le *cuarto* où elle se trouvait.

La femme que dona Rosario ne se rappelait pas avoir jamais vue n'était autre que dona Maria, la misérable courtisane qu'on appelle sous le nom de la Linda, jouissait d'une si triste célébrité.

La position occupée par dona Maria faisait que la lueur de la chandelle donnait en plein sur son visage, et permettait de distinguer ses traits.

Dona Rosario la contemplait avidement, car elle sentait instinctivement que cette femme était l'ennemie qui, depuis sa naissance, s'était fatalement attachée à ses pas.

Elle comprenait qu'entre l'inconnu et elle une conférence suprême allait avoir lieu, que, dans quelques minutes, son sort se déciderait.

Et cependant, à l'aspect de cette femme, dont les sourcils froncés, le regard clair et hautain, les lèvres froidement pincées et les paroles cruelles, laissaient à flot déborder la haine qui la dévorait, ce n'était ni un sentiment de terreur, ni un sentiment de haine qu'éprouvait la jeune fille ; à son insu, une tristesse et une pitié indéfinissables s'emparèrent d'elle pour celle qui donnait alors des ordres qui la faisaient frémir.

Elle écoutait haletante, fascinée, sans chercher à comprendre, ne sachant si ce qu'elle entendait était bien réellement vrai, et se croyant parfois sous le coup d'une épouvantable hallucination.

Les deux interlocuteurs, qui ne se savaient ni épiés, ni écoutés, avaient repris leur conversation à voix haute.

Dona Rosaria ne perdait pas une parole.

—Comment se fait-il, demanda la Linda à l'homme qui se tenait devant elle, que Joan ne soit pas venu ? c'est lui que j'attendais.

L'homme ainsi interpellé, jeta un regard surnois autour de lui, en roulant entre les doigts les bords de son chapeau, et répondit avec un embarras mal dissimulé :

—Joan m'a envoyé à sa place.

—Et de quel droit, fit la Linda, avec un ton hautain, ce drôle se permet-il de confier à d'autres le soin d'accomplir les ordres que je lui donne ?

—Johan est mon ami, répartit l'homme.

—Que m'importe, à moi, reprit-elle avec un sourire de mépris, les liens qui vous unissent ?

—La mission dont vous l'aviez chargé a été accomplie.

—L'a-t-elle été fidèlement ?

—La femme est là, dit-il en désignant du doigt, la chambre où se trouvait dona Rosario ; pendant la route elle n'a causé avec personne et je puis certifier qu'elle ignore en quel lieu on l'a conduite.

A cette assurance, l'œil de dona Maria se radoucit un peu, et ce fut d'une voix moins brève et moins hautaine qu'elle répondit :

—Mais pourquoi Joan vous a-t-il cédé sa place ?

—Oh ! fit l'homme avec une feinte bonhomie que démentait son œil rusé, par une raison bien simple ; Joan est en ce moment attiré vers la plaine par les deux yeux noirs de la femme d'un visage pâle, qui brillent comme des *lucioles* dans la nuit ; le toldo de cette femme est ôté dans la campagne, aux environs de la *tolderia* que vous nommez je crois *Concepcion* ; bien qu'une telle conduite soit indigne d'un guerrier, tant qu'il ne sera pas parvenu à s'en emparer il ne rentrera pas dans son bon sens.

—Eh bien, alors, interrompit la Linda en frappant du pied avec dépit, pourquoi ne l'enlève-t-il pas, l'imbécile ?

—Je le lui ai proposé.

—Qu'a-t-il dit ?

—Il a refusé.

Dona Maria haussa les épaules, tandis qu'un sourire de dédain plissait le coin de ses lèvres

—Mais, fit-elle, tout cela ne me dit pas qui vous êtes, vous ?

—Moi, je suis un *Ulmen* dans ma tribu, un grand guerrier parmi les *Puelches*, répondit-il avec orgueil.

—Ah ! dit-elle avec satisfaction, vous êtes un *Ulmen* des *Puelches*, bon ! puis-je compter sur votre fidélité ?

—Je suis l'ami de Joan, répliqua-t-il simplement, en s'inclinant avec respect.

—Connaissez-vous cette femme que vous avez amenée ? lui demanda-t-elle en lui lançant un regard de défiance.

—Comment la connaîtrais-je ?

—Êtes-vous prêt à m'obéir ?

—Mon obéissance dépendra de ma sœur, qu'elle parle, je répondrai.

—Cette femme est mon ennemie, dit la Linda.

—Faut-il qu'elle meure ? répondit-il rudement sans baisser les yeux devant ceux inquisiteurs de la Linda.

—Eh non, s'écria-t-elle vivement, ces Indiens sont des brutes, ils n'entendent rien à la vengeance ! Que m'importe sa mort ? c'est sa vie que je veux !

—Que ma sœur s'explique, je ne la comprends pas.

—La mort, ce n'est que quelques instants de souffrance puis tout est fini.

—La mort blanche, peut-être, mais la mort indienne il faut l'appeler bien des heures avant qu'elle réponde.

—Je veux qu'elle vive, vous dis-je !

—Elle vivra !... Ah ! ajouta-t-il avec un soupir, le toldo d'un chef est vide, ses feux sont éteints.

—Oh ! oh ! interrompit la Linda, vous n'avez pas de femmes ?

—Elles sont mortes.

—Et dans quel lieu se trouve votre tribu, en ce moment ?

—Oh ! dit l'Indien, bien loin d'ici, à dix soleils de marche au moins ; je retournais rejoindre les guerriers de ma *tolderia* lorsque Joan m'a chargé de le remplacer.

Il y eut un silence.

La Linda réfléchit.

Dona Rosario redoubla d'attention, elle comprit qu'elle allait connaître son sort.

—Et vous, reprit dona Maria, en fixant un regard interrogateur sur son interlocuteur, quel intérêt si grand vous retient dans les plaines du bord de la mer ?

—Aucun. J'étais venu, ainsi que les autres *Ulmènes*, pour le renouvellement des traités.

—Vous n'aviez pas d'autres raisons ?

—Pas d'autres.

—Écoutez, chef, vous avez sans doute admiré ces quatre chevaux qui sont attachés à la porte de cette *masura* ?

—Ce sont de nobles bêtes, répondit l'Indien, dont l'œil brilla de convoitise.

—Eh bien, il ne dépend que de vous que je vous les donne.

—Oh ! oh ! s'écria-t-il avec joie, que faut-il faire pour cela ?

La Linda sourit.

—M'obéir, dit-elle.

—J'obéirai, répondit-il.

—Quoi que je vous commande.

—Quoi que ma sœur me commande.

—Bien ; mais souvenez-vous de ce que je vais vous dire : si vous essayez de me tromper, ma vengeance sera terrible, elle vous suivra partout.

—Pourquoi tromperais-je ma sœur ?

—Parce que votre race indienne est ainsi faite, astucieuse et fourbe, toujours prête à trahir.

Un éclair jaillit de l'œil voilé du guerrier *puelche* ; cependant il répondit d'une voix calme :

—Ma sœur se trompe, les *Araucans* sont loyaux.

—Nous verrons, reprit-elle ; comment vous nommez-vous ?

—Le Rat Musqué.

—Bien. Écoutez, Rat Musqué, ce que je vais vous dire.

—Mes oreilles sont ouvertes.

—Cette femme que d'après mes ordres exprès, vous avez conduite ici, ne doit plus revoir les plaines du bord de la mer.

—Elle ne les reverra plus.

—Je ne veux pas qu'elle meure, ententez-vous bien, il faut qu'elle souffre, dit-elle avec un accent qui fit tressaillir d'épouvante la malheureuse jeune fille.

—Elle souffrira.

—Oui, fit dona Maria, dont la prunelle étincela ; je veux que pendant une longue suite d'années elle endure un martyr de tous les instants, de toutes les minutes ; elle est jeune, elle aura le temps d'appeler en vain la mort pour la délivrer de ses

maux, avant que celle-ci daigne l'exaucer. Par delà les montagnes, bien loin dans les déserts, après les forêts vierges du *Grou-Chaco*, on dit qu'il existe des bordes d'Indiens féroces et sanguinaires, qui portent une haine mortelle à tous ceux qui appartiennent à la race blanche ?

—Oui, fit mélancoliquement le Puelche, j'ai entendu parler souvent de ces hommes par les anciens de ma tribu ; ils ne vivent que pour le meurtre.

—C'est cela, fit-elle avec une joie sinistre ; eh bien, chef, vous croyez-vous capable de traverser ces vastes déserts et d'atteindre le *Grou-Chaco* ?

—Pourquoi ne le ferai-je pas ? répondit l'Indien en relevant la tête avec orgueil, existe-t-il des obstacles assez forts pour arrêter le guerrier araucan dans sa course ? Le *puma* est le Roi des forêts, le vautour est celui du ciel, mais l'Aucas est le Roi du *puma* et de l'aigle, le désert est à lui, *guatechâ* le lui a donné ; son cheval et sa lance le rendent invincible et maître de l'immensité !

—Ainsi, mon frère accomplira ce voyage réputé impossible ?

Un sourire de dédain se joua un instant sur les lèvres du sauvage guerrier.

—Je l'accomplirai, dit-il.

—Bon ! mon frère est un chef, je le reconnais à présent.

Le Puelche s'inclina avec une contenance modeste.

—Mon frère ira donc, et, arrivé dans le *Chaco*, il vendra la fille pâle aux *Guayacurus*.

L'Indien ne laissa voir aucune marque d'étonnement sur son visage.

—Je la vendrai, dit-il.

—Bien ! mon frère sera fidèle ?

—Je suis un chef, je n'ai qu'une parole, ma langue n'est pas fourchue ; mais pour quelle raison mener si loin cette femme pâle ?

Dona Maria lui jeta un regard pénétrant. Un soupçon traversa son cœur, l'Indien s'en aperçut.

—Je ne faisais qu'une simple observation à ma sœur ; au fond cela m'importe peu, elle ne me répondra que si elle le juge convenable, dit-il avec indifférence.

Le front de la Linda se rasséna.

—Cette observation est juste, chef, j'y répondrai ; pourquoi la poser si loin ? m'avez-vous demandé ; parce que Antinahuel aime cette femme, que son cœur s'est amolli pour elle, que peut-être il se laisserait toucher par ses prières, qu'il la rendrait à sa famille, et je ne veux pas que cela arrive, moi ; il faut qu'elle pleure des larmes de sang, que son cœur se brise sous l'effort incessant de la douleur, qu'elle perde tout, enfin, même l'espérance !

En prononçant ces dernières paroles, dona Maria s'était levée, la tête haute, l'œil étincelant, le bras étendu ; il y avait dans son aspect quelque chose de fatal et de terrible qui effraya l'Indien lui-même, si difficile à émouvoir.

—Allez ! ajouta-t-elle d'un ton de commandement avant qu'elle parte pour toujours, je veux voir cette femme une fois, une seule, et l'entretenir quelques instants ; il faut au moins qu'elle me connaisse, amenez-la-moi

L'Indien sortit sans répliquer ; cette femme si belle et si cruelle l'épouvantait, elle lui faisait horreur.

Dona Rosario, à cette atroce sentence prononcée froidement contre elle, était tombée à demi évanouie sur le sol.

## X

## FACE A FACE

La porte du *cuarto* dans lequel dona Rosario était enfermée s'ouvrit brusquement et le guerrier puelche parut à l'entrée ; il tenait à la main une grossière lampe en terre, dont la flamme, bien que très faible, permettait de distinguer les objets.

Cet homme avait remis sur sa tête le sordide chapeau, dont les larges bords servaient à dissimuler ses traits.

—Venez, dit-il d'un ton bourru à la jeune fille.

—Celle-ci, reconnaissant l'inutilité d'une résistance qui ne pouvait qu'être dangereuse pour elle au milieu des bandits qui l'entouraient, courba la tête avec résignation et suivit silencieusement son guide.

Dona Maria avait repris sa place sur le fauteuil ; les bras croisés et la tête baissée sur sa poitrine, elle était plongée dans une sombre méditation.

Au bruit léger des pas de la jeune fille elle se redressa, un éclair de haine jaillit de sa prunelle fauve, et d'un geste, elle commanda à l'Indien de se retirer.

Le Puelche se retira.

Les deux femmes s'examinaient avidement ; leurs regards se croisaient.

Le Milan et la Colombe étaient en présence.

Un silence de mort régnait dans la salle ; par intervalles, le vent s'engouffrait avec de lugubres murmures à travers les ais mal joints des portes, agitait la veille masure jusque dans ses fondements, et faisait vaciller l'unique chandelle qui éclairait mélancoliquement la vaste salle où les deux femmes se trouvaient réunies.

Après un laps de temps assez long, la Linda, avec cet instinct que possèdent les femmes à un si haut point, avait détaillé une à une les innombrables beautés de la ravissante créature qui se tenait tremblante et courbée devant elle, prit la parole :

—Oui, fit-elle d'une voix sourde, en se parlant à elle-même, vaincue par l'évidence, cette fille est belle, elle a tout ce qui peut la rendre adorable, il suffit de la voir pour l'aimer ; eh bien ! cette beauté qui jusqu'à ce jour a fait sa joie et son orgueil, la douleur la flétrira rapidement, je veux qu'avant un an elle soit un objet de mépris et de pitié pour tous ! Oh ! ajouta-t-elle d'une voix vibrante, je tiens donc ma vengeance, enfin !

—Que vous ai je fait, madame, pour que vous me haïssiez tant ? dit la jeune fille d'une voix plaintive, dont le timbre doux et mélodieux aurait attendri tout autre que celle à laquelle elle s'adressait.

—Ce que tu m'as fait, folle créature ? s'écria-t-elle en bondissant comme une lionne blessée, et se dressant frémissante devant dona Rosario : ce que tu m'as fait ? puis elle ajouta avec un rire strident : c'est vrai, tu ne m'as rien fait, toi ?

—Hélas, madame, je ne vous connais pas, c'est pour la première fois aujourd'hui que je me trouve en votre présence ; moi, pauvre jeune fille, dont la vie jusqu'à présent s'est écoulée dans la retraite, puis-je donc vous avoir offensée ?

Dona Maria la considéra un instant avec une expression indéfinissable.

—Oui, j'en conviens, répondit-elle, tu ne m'as rien fait ! et personnellement comme tu viens de me le dire, je n'ai rien à te reprocher ; mais, en te faisant souffrir, ne comprends-tu donc pas que c'est de lui que je me venge ?

—Je ne sais pas ce que voulez me dire, madame, dit la jeune fille avec candeur.

—Insensée, qui joue avec la lionne prête à la dévorer ; ne feins pas davantage une ignorance dont je ne suis pas dupe ; si déjà tu n'as pas deviné mon nom, je vais te le dire : je suis dona Maria, celle que l'on nomme la Linda, me comprends-tu maintenant ?

Pas davantage, madame, répondit dona Rosario avec un accent de franchise qui ébranla sa persécutrice malgré elle ; jamais je n'ai, que je sache, entendu prononcer votre nom.

—Serait-il vrai ? fit-elle avec doute.

—Je vous le jure.

La Linda se mit à marcher à grands pas dans la salle.

Dona Rosario, de plus en plus étonnée, regardait à la dérobée cette femme sans pouvoir se rendre compte de l'émotion que sa présence et le son de sa voix lui faisaient éprouver : ce n'était pas de la crainte, encore moins de la joie, mais un mélange incompréhensible de tristesse, de joie, de pitié et de terreur ; un sentiment indéfinissable qui, loin de lui causer de

l'éloignement, l'attirait vers celle dont les odieux projets n'étaient pas un secret pour elle, et dont elle savait qu'elle avait tout à redouter.

Singulière sympathie ! ce que dona Rosario éprouvait pour la Linda, la Linda l'éprouvait pour dona Rosario, en vain elle appelait à son aide tous les griefs qu'elle croyait avoir à reprocher à l'homme qu'elle voulait frapper dans la jeune fille, dans les replis les plus cachés de son cœur, une voix de plus en plus forte lui parlait en faveur de celle qu'elle se préparait à sacrifier à sa haine ; plus elle cherchait à surmonter ce sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte, plus elle sentait que ses efforts se brisaient impuissants ; enfin, elle était sur le point de s'attendrir.

— Oh ! murmura-t-elle avec rage, que se passe-t-il donc en moi, vais-je me laisser dominer par les larmes de cette chétive créature ?

De même que ces guerriers indiens qui, attachés au poteau du sang chantent leurs exploits pour s'encourager à supporter courageusement les tortures que préparent silencieusement leurs bourreaux, la Linda rappela le souvenir palpitant de tous les outrages dont l'avait abreuvée don Tadeo, et, l'œil toujours étincelant, la lèvre frémissante, elle s'arrêta brusquement devant dona Rosario.

Ecoute, jeune fille, lui dit-elle d'une voix que la colère faisait trembler, cette fois est la première et la dernière que nous nous trouverons en présence, je veux que tu saches bien pourquoi je te porte une haine si grande ; ce que tu vas apprendre sera peut-être pour toi plus tard une consolation et t'aidera à supporter avec courage les douleurs que je te réserve, ajouta-t-elle avec un rictus de démon.

— Je vous écoute madame, répondit dona Rosario avec une angélique douceur, bien que je sois certaine que ce que vous allez me dire ne peut en aucun cas me rendre coupable vis à vis de vous.

— Tu crois ? fit la Linda avec un ton ironiquement compatissant ; eh bien ! écoute, nous avons le temps de causer, tu ne dois partir que dans une heure.

Cette allusion à son départ prochain fit frissonner la jeune fille, en lui rappelant tout ce que ce départ renfermait pour elle de tortures.

— Une femme, continua la Linda, jeune et belle, plus belle que toi, frère enfant des villes que le moindre orage courbe comme un faible roseau, une femme, dis-je, avait par amour épousé un homme jeune aussi, beau comme le mauvais ange avant sa chute, qui, par des paroles perfidement dorées, lui ouvrait des horizons immenses et inconnus, l'avait si bien séduite, elle, pauvre fille des champs, qu'en moins de quelques jours lui avait fait furtivement abandonner le toit qui avait abrité son enfance, et sous lequel son vieux père devait l'appeler en vain jusqu'à sa mort pour la bénir et lui pardonner.

— Oh ! c'est affreux, s'écria dona Rosario.

— Pourquoi donc ? puisqu'il l'épousa, la morale était satisfaite aux yeux du monde ; cette femme était pure, et pouvait désormais marcher la tête levée devant la foule qui avait assisté avec des rires de mépris à sa chute. Mais tout passe en ce monde, et plus promptement que tout, l'amour de l'homme le plus passionné. Un an à peine après son mariage, seule dans la chambre la plus reculée de sa demeure, cette femme pleurait son bonheur évanoui à jamais, son mari l'avait abandonnée ! Un enfant était né de cette union, une petite fille blonde, chérubin aux lèvres roses, dont les yeux réfléchissaient l'azur du ciel, la seule consolation qui, dans son immense malheur, restât à la pauvre mère délaissée. Une nuit, pendant qu'elle était plongée dans le sommeil, son mari s'introduisit comme un voleur dans sa demeure, s'empara de l'enfant malgré les cris de la mère désolée qui se traîna en larmes à ses pieds en implorant par ce qu'il y a de plus sacré au monde, et, après avoir durement repoussé cette mère au désespoir, qui tomba mourante sur les dalles froides de la chambre, cet homme sans cœur et sans pitié disparut avec l'enfant.

— Et la mère ? demanda avec anxiété dona Rosario, vive-

mont émue de ce récit que la Linda faisait tout à son avantage.

— La mère, répondit-elle d'une voix basse et entrecoupée, elle ne devait jamais revoir son enfant ! elle ne l'a jamais revu ! Prières, menaces, tout a été tour à tour employé par elle sans succès, alors cette mère qui adore son enfant, cette mère qui donnerait sa vie pour elle, a voué à l'homme qu'elle avait tant aimé et qui était sans pitié pour elle, une haine que nulle vengeance ne sera jamais assez forte pour assouvir ! A présent, sais-tu le nom de cette mère, jeune fille ? dis, sais-tu ? Non, n'est-ce pas ? eh bien ! cette mère, c'est moi !... L'homme qui lui a ravi tout bonheur, l'homme qu'elle hait à l'égal du démon dont il a le cœur, cet homme, c'est don Tadeo de Leon !

— Don Tadeo ! s'écria dona Rosario en reculant de surprise.

— Oui, reprit la Linda avec rage, don Tadeo, ton amant !

La jeune fille bondit jusqu'à dona Maria, et lui saisissant le bras à lui briser, et approchant son visage enflammé de colère de celui de la courtisane, stupéfaite de cette énergie qu'elle ne soupçonnait pas dans cette mignonne enfant :

— Qu'avez-vous osé dire, madame ? fit-elle avec indignation, don Tadeo, mon amant, lui ?... Vous en avez menti, madame !

— Serait-il vrai ? demanda vivement la Linda, me serais-je en effet si grossièrement trompée ? Mais alors, ajouta-t-elle avec défiance, qui donc êtes-vous ? et à quel titre vous gardez-il auprès de lui ?

— Qui je suis, madame ? répondit noblement la jeune fille, je vais vous le dire.

Tout à coup le galop précipité de plusieurs chevaux se fit entendre au dehors, mêlé à des cris et à des jurons.

Que se passe-t-il donc ? dit dona Maria en pâlisant.

— Oh ! fit dona Rosario en joignant les mains avec ferveur, mon Dieu ! envoyez-moi des libérateurs ?

— Vous n'êtes pas libre encore, lui dit la Linda avec un sourire cruel.

Le tumulte augmenta dans d'énormes proportions, la porte violemment poussée du dehors s'ouvrit brusquement, et plusieurs hommes firent irruption dans le cuartero.

## XI

### LA RÉVOLTE

La multiplicité des scènes que nous avons à rapporter et les exigences de notre récit nous contraignent à abandonner dona Rosario et la Linda pour retourner à Valdivia, où la révolte avait pris les proportions gigantesques d'une révolution.

Electrisés par l'action héroïque du Roi des ténèbres, les patriotes combattaient avec un acharnement inouï.

Les Cœurs Sombres semblaient avoir le don d'ubiquité ; ils se multipliaient ; partout ils se trouvaient à la tête des insurgés, les excitant du geste, de la voix, et surtout leur donnant l'exemple.

La ville était complètement coupée de barricades, contre lesquelles le peu de troupes restées fidèles au général Bustamantes luttait en vain.

Ecrasés par les ennemis qui, de toutes parts, surgissaient contre eux, aux cris mille fois répétés de : " Vive la Patrie ! vive le Chili ! vive la Liberté ! " les soldats reculaient pas à pas, abandonnant les uns après les autres les différents postes, dont, au commencement de l'action, ils s'étaient emparés, et ils se massaient sur la place Mayor dont, à leur tour, ils avaient, eux aussi, barricadé les issues.

La ville était au pouvoir des insurgés, la bataille désormais concentrée sur un point, il n'était plus difficile de prévoir à qui resterait la victoire, car les soldats découragés par le mauvais succès de leur coup de main, et comprenant qu'ils s'étaient faits les champions d'une cause perdue, ne combattaient plus que pour obtenir des conditions honorables.

Les officiers du général Bustamante et les sénateurs qu'il avait acclétés pour en faire ses partisans, tremblaient en songeant au sort qui les menaçait s'ils tombaient aux mains de leurs ennemis ; le succès justifiait tout : dès qu'ils n'avaient pas réussi, ils étaient traités à la patrie, et, comme tels, ils n'avaient aucun droit à une capitulation ; aussi excitaient-ils leurs soldats à lutter vaillamment, en leur annonçant un prompt secours, et tâchaient de leur rendre le courage en leur disant que leurs adversaires n'étaient que des bourgeois dont ils auraient facilement raison s'ils voulaient prendre hardiment l'initiative ou seulement résister une heure encore.

Le général qui commandait la garnison, et que nous avons vu avec tant d'arrogance lire sur les marches du cabildo le sénatus-consulte qui changeait la forme du gouvernement, se mordait les lèvres avec rage et faisait des prodiges de valeur pour donner à don Pancho Bustamante le temps d'arriver, dès qu'il avait vu la tournure que prenaient les choses, il lui avait en toute hâte expédié un exprès.

Cet exprès était don Diego, ce vieux soldat dévoué au général Bustamante.

— Lieutenant ! lui avait-il dit en terminant, vous voyez dans quelle position nous sommes, il faut que vous arriviez, coûte que coûte.

— J'arriverai, général, soyez tranquille, répondit intrépidement don Diego.

— Moi je tâcherai tenir jusqu'à votre retour.

Don Diego s'était alors précipité tête baissée au milieu des plus rangs pressés des insurgés, poussant son cheval en avant et faisant tourner avec une rapidité extrême son sabre autour de sa tête. Les Coeurs Sombres, étonnés de cette attaque terrible d'un seul homme, s'étaient, dans le premier moment, ouverts devant comme une grenade trop mûre, incapables de résister au choc impétueux de ce démon qui semblait invulnérable, et qui, à chaque coup, les fauchait impitoyablement.

Diego profita habilement du désordre jeté dans leurs rangs par son élan téméraire ; il poussa toujours en avant, et, après des efforts gigantesques, il parvint enfin à sortir de la ville.

Dès qu'il fut en sûreté, la surexcitation fébrile qui, jusque-là, l'avait soutenu, tomba subitement, et, à quelques pas des portes, il fut contraint de s'arrêter pour reprendre haleine et remettre un peu d'ordre dans ses idées bouleversées.

Le vieux soldat lava les flancs et les naseaux de son cheval avec un peu d'eau et d'eau-de-vie, puis, aussitôt ce devoir rempli, comprenant que le sort de ses compagnons dépendait de la célérité avec laquelle il remplirait sa mission, d'un bond il se remit en selle et partit avec la rapidité d'une flèche.

Le général n'avait pas hésité à retourner à Valdivia.

Il sentait trop bien l'avantage énorme qu'il retirerait d'un succès, et l'échec irréparable qu'il recouvrirait s'il était battu.

Vainqueur, sa route jusqu'à Santiago ne serait plus qu'une marche triomphale ; les autorités des villes qu'il traverserait viendraient à l'envi les unes des autres se ranger sous son drapeau, au lieu que, contraint d'abandonner Valdivia en fugitif, il se verrait traqué comme une bête fauve et forcé de chercher son salut dans une prompte fuite, soit en Bolivie, soit à Buenos-Ayres, et ces projets, qu'il nourrissait depuis si longtemps, dont il croyait avoir de longue main assuré le succès, se trouveraient ajournés et peut-être détruits pour toujours.

Aussi le général était-il en proie à une de ces rages froides, d'autant plus terribles qu'elles ne peuvent s'exhaler au dehors. Les cavaliers s'avançaient au milieu d'un nuage de poussière soulevé par leur course précipitée, roulant comme un tourbillon sur la route avec le bruit du tonnerre.

À deux longueurs de lance, en avant des soldats, don Pancho, courbé sur le cou de son cheval, le front pâle et les dents serrées, galoppait à fond de train, l'œil fixé sur les hauts clochers de Valdivia, dont les silhouettes sombres grandissaient de plus en plus à l'horizon.

À un demi-mille de la ville, le général arrêta sa troupe.

Le bruit sec et sifflant de la fusillade résonnait avec force ; par intervalles, le grondement sourd du canon y mêlait sa lugubre basse.

La bataille continuait toujours.

Le général se hâta de faire ses derniers préparatifs avant de tenter un effort suprême.

Les armes furent chargées.

Les troupes amenées par le général, à notre point de vue européen, où l'on est habitué à voir se choquer de grandes masses, n'étaient pas nombreuses, elles se composaient au plus de huit cents hommes.

Nous disons, nous autres, que la victoire reste aux plus gros bataillons, en Amérique, où les armées les plus considérables ne sont souvent que de trois mille hommes, ce mot ce modifie tout naturellement, et ce n'est ordinairement que le plus adroit ou le plus hardi qui reste maître du champ de bataille.

Don Pancho Bustamante était un rude soldat, habitué aux luttes des guerres civiles qui, la plupart du temps, ne se composent que de coups de mains audacieux. Doué d'un courage à toute épreuve, d'une témérité sans égale, d'une ambition immense, il se disposa avec sang froid à rétablir, par une attaque irrésistible, ses affaires compromises.

La campagne aux environs de Valdivia est un véritable jardin anglais, entrecoupé de bosquets, de pommiers, de bois taillis et de minces cours d'eau qui tous vont se jeter dans le fleuve.

Il fut facile au général de dissimuler entièrement sa présence.

Deux soldats furent détachés en éclaireurs, afin d'apprendre des nouvelles.

Au bout de quelques instants ils revinrent, les abords de la ville étaient solitaires. Les insurgés avaient refoulé les troupes dans l'intérieur, et au dire des battours d'estrade, l'imprudence de bourgeois métamorphosés tout à coup en homme de guerre, ils n'avaient pas laissé de réserve ni même placé des sentinelles pour assurer leurs derrières et se garantir d'une surprise.

Ces nouvelles, au lieu de rendre la sécurité au général, lui firent froncer les sourcils ; il pressentit un piège, et, tandis que ses officiers faisaient des gorges chaudes à propos de la tactique savante des insurgés, il jugea nécessaire de redoubler de précautions.

Les troupes furent divisées en deux corps qui devaient au besoin se soutenir l'un l'autre ; et, comme on attaqua une ville entièrement barricadée, les lanceros eurent ordre de mettre pied à terre pour renforcer l'infanterie ; seulement, un escadron d'une centaine de cavaliers resta en selle, caché à vingt-cinq mètres de la place, afin de soutenir la retraite ou de sabrer les fuyards si la surprise réussissait.

Ces dispositions prises, le général fit une chaleureuse allocution à ses soldats, auxquels il promit en cas de succès le sac de la ville, puis il se plaça en tête du premier détachement et donna l'ordre de marcher en avant.

Les troupes s'avancèrent alors à l'indienne, s'abritant derrière chaque pli de terrain et chaque arbre qui se trouvait devant eux.

Ils arrivèrent ainsi sans avoir donné l'éveil jusqu'à portée de pistolet de la place.

Le silence morne qui continuait à régner autour de lui, la tranquillité parfaite des alentours de la ville, contrastaient d'une façon lugubre avec la fusillade et le bruit de la canonnade, qui se faisaient d'instants en instants plus intenses dans l'intérieur, et redoublaient les inquiétudes du général.

Un sombre pressentiment l'avertissait qu'il était menacé d'un grand danger, qu'il ne savait comment éviter, puisqu'il ignorait de quelle sorte il était.

Toute hésitation à ce moment suprême pouvait entraîner des malheurs irréparables.

Le général serra avec force la poignée de son épée dans sa main crispée, et se tourna vers ses soldats.

— En avant ! cria-t-il d'une voix retentissante.

Le détachement, qui n'attendait que cet ordre, se précipita en hurlant, et franchit au pas de course l'espace qui le séparait de la ville.

Fenêtres et portes, tout était fermé : n'eût été le bruit lointain de la fusillade qu'on entendait au cœur de la ville, on l'aurait crue déserte.

Le premier détachement ne trouvant pas d'obstacle devant lui, continua sa route ; le second détachement entra aussitôt.

Alors, tout à coup, devant, derrière et sur les flancs des deux troupes, un cri formidable éclata en même temps, et à chaque fenêtre parurent subitement des hommes armés de fusil.

Don Pancho Bustamento était entouré, il s'était laissé prendre, qu'on nous pardonne la trivialité de cette expression, comme un rat dans une sourcière.

Les soldats, une seconde étonnés, se remirent bientôt, ils firent face en avant et en arrière, et se ruèrent avec rage sur la double barrière qui les enfermait.

Mais en vain ils se heurtèrent contre elle, ils ne purent la rompre.

Ils comprirent alors qu'ils étaient perdus, qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre, et ils se préparaient à partir en gens de cœur.

Le général jetait des regards farouches et désespérés autour de lui, cherchant, mais sans succès, une issue au milieu de cette forêt menaçante de baïonnettes croisées contre lui, qui l'enserraient comme dans un réseau de fer.

Quelques auteurs se sont divertis souvent aux récits des guerres et des batailles américaines où, disent-ils, les deux armées ont toujours le soin de se placer hors de portée de canon, si bien qu'elles n'ont jamais un homme tué.

Cette plaisanterie de fort mauvais goût a pris aujourd'hui les proportions d'une calomnie qu'il est bon de réfuter, car elle attaque l'honneur des Américains du Sud qui, nous le proclamons hautement, sont doués d'un courage intrépide et à toute épreuve, courage qui s'est brillamment montré pendant les guerres de l'indépendance contre les Espagnols. Malheureusement aujourd'hui ce courage s'use dans les luttes fratricides sans convictions.

Trois fois les soldats se précipitèrent sur les insurgés, trois fois ils furent repoussés avec une perte énorme.

La bataille était horrible, sans merci, on combattait à l'arme blanche, pied contre pied, poitrine contre poitrine, jusqu'au dernier souffle, ne tombant que mort.

Les troupes, décimées par cet affreux carnage, perdaient peu à peu du terrain ; l'espace qu'elles occupaient se resserrait de plus en plus, et l'instant n'était pas loin où elles allaient disparaître sous le flot populaire qui montait toujours et menaçait de les engloutir sous sa masse irrésistible.

Le général réunit une cinquantaine d'hommes résolus à mourir ou à s'ouvrir un passage, et il tenta un effort suprême.

Ce fut un choc de géants.

Pendant quelques minutes, les deux masses lancées l'une contre l'autre demeurèrent presque immobiles par la force même de leur élan ; don Pancho faisait tourner son épée autour de lui, et, levé sur ses éteignards, il abattait tout ce qui s'opposait à son passage.

Soudain un homme se dressa devant lui comme un roc qui surgit du fond de la mer.

À sa vue, le général recula malgré lui et étouffant un cri de surprise et de rage.

Cet homme était don Tadeo de Leon.

Son ennemi mortel !

Celui que déjà il avait condamné à mort et qui avait, d'une façon incompréhensible, survécu à son exécution.

Aujourd'hui Dieu semblait le placer fatalement devant lui pour être l'instrument de sa vengeance et la cause de sa ruine et de sa honte.

## XII

### LE LION AUX ABOÏS

— Mon Dieu ! fit le général, suis-je en proie à une hallucination ?

— Ah ! ah ! répondit le Roi des ténèbres avec un air ironique, vous me reconnaissez, général ?

— Don Tadeo de Leon ! s'écria don Pancho avec horreur, les morts sortent donc du tombeau ? Oh ! j'espérais que ce que l'on m'avait annoncé était faux, c'est vous !

— Oui, reprit Tadeo d'une voix sombre, vous ne vous trompez pas, don Pancho, celui que vous avez fait fusiller sur la place Mayor de Santiago ! Vos espions vous ont bien renseigné.

— Homme ou démon ! s'écria le général avec rage, je te combattrai et je te contraindrai à rentrer dans l'enfer d'où tu sors !

Son ennemi sourit avec dédain.

— Votre heure est arrivée, don Pancho, dit-il, vous appartenez à la justice des Cours Sombres.

— Vous ne me tenez pas encore, misérable ! si je ne puis vaincre, je saurai mourir les armes à la main !

— Non, votre heure a sonné, vous dis-je ; vous nous appartenez, vous mourrez, mais pas de la mort du soldat, vous serez exécuté par notre justice !

— Eh bien ! hurla le général en brandissant son épée, venez donc me prendre, alors !

Don Tadeo dédaigna de répondre.

Il fit un geste, et un lasso lancé par un bras invisible tournoya dans l'air et s'abattit en sifflant sur les épaules du général.

Avant que celui-ci, étonné par cette attaque imprévue, pût essayer une résistance impossible, il reçut un choc affreux, perdit les éteignards, fut enlevé de son cheval et entraîné au milieu des insurgés.

Le général éperdu, à moitié fou de douleur et de honte, s'épuisait en vains efforts, à demi étranglé par le lasso qui lui meurtrissait la gorge, son visage avait pris une teinte violette, ses yeux injectés de sang paraissaient vouloir s'élancer de leurs orbites, une écume blanchâtre suintait aux coins de ses lèvres décolorées.

Don Tadeo le considéra un instant avec un mélange de pitié et de triomphe.

— Débarrassez-le de ce nœud coulant, dit-il, et assurez-vous de sa personne, tout en conservant pour lui les plus grands égards.

Les soldats épouvantés par cette effroyable péripétie à laquelle ils étaient loin de s'attendre, restaient mornes et décontenancés, ne songeant même plus dans leur stupeur à faire usage de leurs armes.

Don Tadeo se tourna vers eux.

— Rendez-vous, leur dit-il, rendez-vous ; l'homme qui vous a égares est en notre pouvoir, vous aurez la vie sauve.

Les soldats se consultèrent un instant des yeux, puis, par un mouvement spontané, ils jetèrent leurs fusils ou criant avec élan :

— Vive le Chili ! vive la liberté !

— Bien, reprit don Tadeo, sortez de la ville, vous camperez à un mille, hors des portes, en attendant les ordres qui bientôt vous seront transmis.

Les soldats vaincus respirèrent, la tête basse, le chemin qu'ils avaient parcouru une heure auparavant ; ils traversèrent les rangs silencieux des insurgés qui s'ouvrirent pour leur livrer passage.

Sans perdre de temps, don Tadeo, suivi d'une foule de ses partisans, se dirigea vers la place Mayor où la bataille durait toujours.

Les soldats solidement retranchés dans la place, et maîtres du cabildo, combattaient vaillamment, espérant encore le secours que devait leur amener le général Bustamento, dont ils ignoraient le sort.

Bien que réduites à un petit nombre, ces troupes occupaient une position formidable où il était presque impossible de les forcer, à moins de se résoudre à souffrir des pertes immenses.

Dans la persuasion où ils étaient, qu'il ne s'agissait que de

gagner du temps, les soldats luttèrent avec l'énergie du désespoir, défendant pouce à pouce les barricades derrière lesquelles ils s'abritaient.

Cependant la journée s'écoulait, leurs munitions s'épuisaient, un grand nombre des leurs étaient étendus sans vie à leurs pieds, et rien ne leur présageait encore que le secours si impatientement attendu fût proche.

Dans la chaleur de l'action, ils n'avaient pas entendu le bruit du combat livré par don Pancho aux portes de la ville, et cela d'autant moins que seulement un petit nombre de coups de fusils avaient été tirés, et que tout s'était ensuite passé à l'arme blanche ; pourtant le découragement commençait à s'emparer des plus braves, le général qui commandait sentait lui-même son énergie diminuer, et il jetait autour de lui des regards inquiets.

Morne, les yeux baissés, le sénateur, porteur de la fatale proclamation, tremblait de tous ses membres, il regrettait, mais trop tard, de s'être si inconsidérément jeté dans ce guépier ; il faisait les vœux les plus magnifiques aux innombrables saints de la légende dorée espagnole, s'ils le sortaient sain et sauf du péril dans lequel il se trouvait.

Le digne homme n'avait nullement les instincts belliqueux, et nous pouvons assurer en toute sûreté, sans crainte d'être démenti, que s'il avait eu seulement le plus léger soupçon que les choses dussent tourner de cette façon. Il serait resté bien tranquille dans sa charmante villa de quinta de Cerro-Azul, aux environs de Santiago, où pour lui la vie s'écoulait si douce, si heureuse, et surtout si exempte de soucis.

Malheureusement, comme souvent cela arrive dans ce bas monde, où, n'en déplaise à Candide, tout n'est pas pour le mieux et qui n'est aucunement le meilleur possible, don Ramon Sandias, ainsi se nommait le sénateur, n'avait pas su apprécier à leur juste valeur les charmes de cette douce vie, l'ambition l'avait mordu au cœur, lui qui n'avait rien à désirer, et il s'était, comme nous l'avons dit, plongé jusqu'au cou dans un guépier dont il ne savait plus comment sortir.

A chaque coup de fusil qu'il entendait, le pauvre sénateur sautait comme un guanacco, avec des yeux effarés, et lorsque parfois, malgré les précautions qu'il avait prises, le sifflement sinistre d'une balle résonnait à son oreille, il se jetait à plat ventre en marmotant toutes les prières que sa mémoire troublée lui rappelait.

Dans les premiers moments, les contorsions et les cris de don Ramon Sandias avaient beaucoup diverti les officiers et les soldats au milieu desquels le hasard l'avait jeté, ils s'étaient même amusés à augmenter encore ses terreurs ; mais à la longue, ainsi que cela arrive plus souvent qu'on ne croit en pareille circonstance, les plaisanteries avaient cessé ; peu à peu la frayeur de don Ramon s'était communiquée aux rieurs, qui voyaient avec effroi que leur position se faisait à chaque minute plus désespérée.

— Au diable soit le poltron ! lui dit enfin le général avec colère, ne pouvez-vous trembler moins fort ? Crespita ! consolez-vous, on ne vous tuera jamais qu'une fois !

— Cela vous est facile à dire, répondit le sénateur d'une voix entrecoupée, je ne suis pas militaire, moi ; vous, c'est votre métier de vous faire tuer, cela vous est égal.

— Hum ! repartit le général, pas autant que vous paraîsez le croire ! mais rassurez-vous, si cela continue quelque temps encore, nous y passerons tous.

— Hein ! qu'est-ce que vous dites ? murmura le pauvre homme avec un redoublement d'effroi.

— Caramba ! il est clair comme le jour que si don Pancho ne se hâte pas de venir, nous mourrons tous ici.

— Mais je ne veux pas mourir, moi ! s'écria le sénateur en fondant en larmes, je ne suis pas soldat ; oh ! je vous en supplie, mon bon, mon estimable don Tiburcio Cornejo, laissez-moi m'en aller !

Le général haussa les épaules.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? reprit le sénateur d'une voix suppliante ; bah ! sauvez-moi la vie, enseignez-moi par où il faut que je passe pour sortir de cette bagarre maudite ?

— Eh ! le sais-je ? fit le général avec impatience.

— Tenez, dit le sénateur, vous me devez deux mille piastres que je vous ai gagnées au "monto," n'est-ce pas ?

— Eh bien ! après ? dit le général, vexé de ce souvenir malencontreux.

— Sortez-moi de là, je vous en tiens quitte.

— Vous êtes un imbécile, don Ramon, croyez-vous que s'il m'était possible de me tirer d'ici, j'y resterais ?

— Allez, fit le sénateur avec découragement, vous n'êtes qu'un faux ami, vous voulez ma mort, vous avez soif de mon sang.

Bref, le pauvre homme était à moitié fou, il ne savait plus ce qu'il disait, la terreur finissait de lui enlever le peu de bon sens qu'il eût jamais eu.

Du reste, la position devenait de plus en plus critique : le carnage était horrible, les soldats tombaient les uns après les autres sous les coups des insurgés embusqués à tous les coins de la place.

Deux ou trois sorties tentées par les troupes avaient été vigoureusement repoussées, sans chercher davantage à prendre une initiative impossible, décimées comme elles l'étaient, elles se voyaient contraintes à empêcher seulement que leurs retranchements ne fussent forcés.

Tout à coup le sénateur bondit comme un chamois, il s'élança vers le général, dont il saisit le bras :

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il, grâce à Dieu, nous sommes sauvés !

— Hein ! que voulez-vous dire, don Ramon ? quelle lubie vous prend ? êtes-vous définitivement fou ?

— Je n'ai pas de lubie, reprit avec volubilité le sénateur, je ne suis pas fou, nous sommes sauvés, vous dis-je, nous sommes sauvés !

— Quoi ? que se passe-t-il ? don Pancho arrive-t-il, enfin ?

— Il s'agit bien de don Pancho ! je le voudrais au fond des enfers !

— Qu'y a-t-il, alors ?

— Comment, vous ne voyez pas, là, tonoz, derrière la barricade qui fait l'angle de la calle de la Merced ?

— Eh bien !

— Un pavillon parlementaire, un pavillon blanc.

— Hein ? fit vivement le général, voyons, voyons !

Et il regarda.

— C'est ma foi vrai ! dit-il au bout d'un instant, vivent les poltrons pour avoir de bons yeux, je ne l'avais pas aperçu.

— Oui, mais je l'ai vu, moi ! fit don Ramon en se frottant les mains, tout regaillard et en se mettant à marcher avec impatience.

En ce moment une balle perdue vint ricocher non loin de lui, et siffler lugubrement à son oreille.

— Miséricorde ! s'écria-t-il en tombant à plat ventre sur le sol où il resta immobile comme s'il était mort, bien qu'en réalité il n'eût pas reçu une égratignure.

Cependant le général avait fait placer, lui aussi, le pavillon parlementaire sur les retranchements, et il avait donné l'ordre de cesser le feu.

Le combat était interrompu ; n'entendant plus rien, le sénateur, comme un lapin qui se hasarde hors de son terrier, leva un peu la tête ; rassuré par le silence qui continuait à régner, il se redressa en regardant avec anxiété de tous les côtés ; enfin, convaincu que le péril était passé, il se releva tout à fait et se retrouva sur ses jambes qui, cependant, flageolaient encore et avaient peine à le soutenir.

FIN DE LA TROISIÈME SÉRIE

La quatrième série a pour titre :

**DEUX HAINES**

## "AMOUR CÉLESTE"

C'est avec plaisir que nous signalons à l'attention de nos lecteurs un chef-d'œuvre de l'art, un magnifique tableau, représentant une vision du plus sublime idéal, qui est exposé en ce moment à Montréal, dans la Cathédrale, au carré Dominion.

Ce tableau est une peinture superbe d'un grand artiste, J. B. Scholl. Il a été longtemps un objet d'envie pour les amateurs de beaux arts dans l'ancien continent. Ils ont offerts des sommes fabuleuses pour l'avoir, mais l'artiste n'a jamais voulu s'en défaire. A la mort du grand peintre le tableau est tombé entre les mains de son fils, qui habite la ville de St-Jean, Nouveau-Brunswick.

Sur la demande des dignitaires de la Cathédrale de Montréal, ce tableau sera exposé dans notre ville pendant quelques mois.

Dans cette peinture l'artiste, assis dans son fauteuil, rêve justement à ce que les spectateurs peuvent admirer devant eux. La mère et son enfant suspendus dans les airs, reposant sur un nuage, entourés d'une auréole de lumière, dont les flots merveilleux se répandent par tout le tableau, aident à faire ressortir les figures et l'aimable distribution de la lumière et des ombres. La figure de la mère est très belle, et grande aussi est l'expression de son amour maternel comme elle presse son enfant dans ses bras.

Ce tableau est d'une grande beauté. Comme conception et exécution, c'est un chef-d'œuvre que tout amateur du beau et du sublime ne saurait manquer d'aller admirer.

Les visiteurs auront la double satisfaction de contempler une œuvre d'art d'un grand mérite et d'avancer la construction de la Cathédrale.

Heures d'admission : de 10 hrs à 12 a. m. ; de 2 à 6 p. m. ; de 8 à 10 p. m. Grandes personnes, 25 cts ; enfants, 10 cts. Entrée rue de la Cathédrale.

## IMPRIMERIE

# POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 Rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

Nous exécuterons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires,	Livres,
Brochures,	Pamphlets,
Affiches,	Cartes d'affaires,
Cartes de Visite,	Pancartes,
Entêtes de Compte,	Annonces d'Encan,
Programmes,	Etiquettes,
Blancs de toutes sortes,	Etc., etc.

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES

Caractères de Luxe

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N. B.—Toutes commandes pour Impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue St-Jacques.

## "LE SAMEDI"

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Revue Littéraire, Scientifique et Sociale

— AVEC —

Gravures Humoristiques, Esprit de bon aloi  
Littérature choisie, Renseignements utiles,  
Bon ton, Passe-temps agréables.

16 PAGES PAR SEMAINE, GRAND FORMAT

Prix d'Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

PRIX DU NUMERO, 5 Centins

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EN VENTE PARTOUT. S'ADRESSER A

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Fermiers de la circulation,

69 Rue St-Jacques, Montreal.

## LE CRIME DES DETECTIVES

Un roman canadien vaut deux romans étrangers, fussent-ils les plus beaux du siècle. Eh bien, "LE CRIME DES DETECTIVES" est un roman écrit à Montréal, et il est, certes, bien écrit. Les héros sont des Canadiens. Ces héros sont des voleurs, il est vrai, mais chaque pays fournit son contingent de criminels. N'y a-t-il que des vols, y a-t-il des crimes dans la vie des personnages en question ? Mais quand on dit "LE CRIME DES DETECTIVES" cela indique bien que s'il y a eu vol, ce vol était un crime. Il y a plus ; il y a des aventures amoureuses qui ont eu le vol pour mobile et des vols qui ont eu l'amour pour prétexte.

C'est un roman tout à fait curieux, rempli de scènes émouvantes et de situations risquées qui intéressent, attachent et passionnent le lecteur. Ce récit plein d'attraits et d'aventures parfois terribles, souvent romanesques, mais toujours émouvantes, forment un roman qui ne le cède en rien aux grandes productions de l'Europe.

MM. POIRIER, BESSETTE & CIE. en ont fait l'acquisition et l'offrent en vente pour la modique somme de 20 centins. Ce volume est en vente au bureau de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS, 69 rue St-Jacques. Il est envoyé franco dans tous les bureaux de poste. Empressez-vous de donner vos commandes, car le tirage est limité.

## INCROYABLE!—PRIMES ABSOLUMENT GRATUITES

● PORTRAIT PEINT A L'HUILE, (d'après une photographie.)

RESSEMBLANCE GARANTIE

Plusieurs Volumes de Romans Modernes

Un Beau Coupe-Papier Tour Eiffel

Et d'autres nombreux avantages à tout nouvel abonné du journal

**LES SOIRES LITTÉRAIRES**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Dixième Année (4 médailles d'honneur) Offrant à ses abonnés

LES ŒUVRES DES MEILLEURS ECRIVAINS GRAVURES ARTISTIQUES  
ET NOMBREUSES PRIMES

Compensant largement son prix exceptionnel

5 fr. par An.—(Union postale 6 fr. 50)

payables par chèques ou mandat postal à

M. A. CLAVEL, Directeur, 36, Rue de Dunkerque, PARIS

IMPRIMERIE POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, 10 et 12 RUE LE ROYER.

